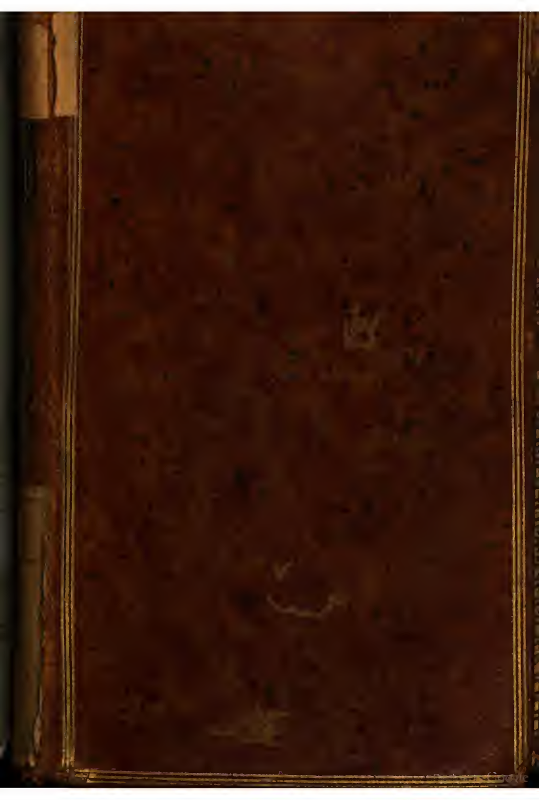
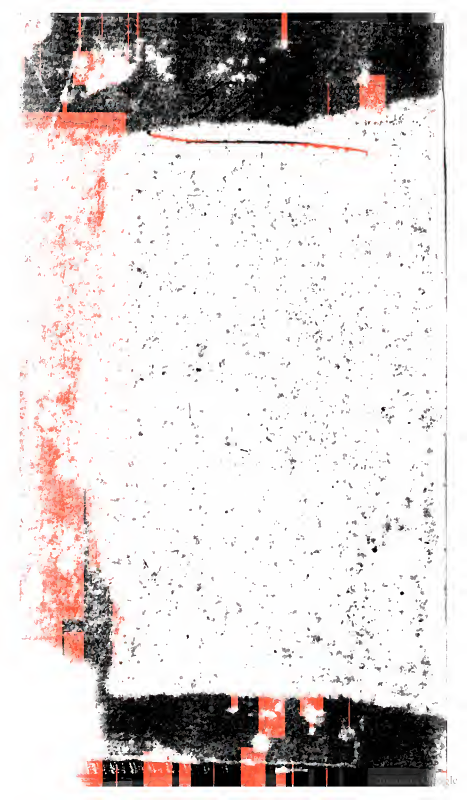








BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Sixième Classe:

MORALE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque volume.

La souscription pour les 24 vol. reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
MORALE.
TOME NEUVIÈME.

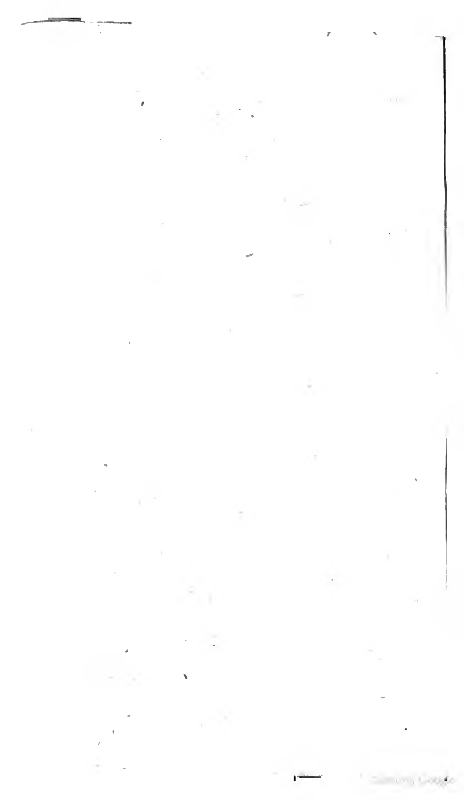


A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1787.



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
MORALE.
ESSAI HISTORIQUE
Sur la vie & les différentes opinions des Moralistes modernes.

CHAPITRE PREMIER.
Histoire de la philosophie jusqu'à la renaissance des lettres.

Après avoir tracé le tableau des sectes philosophiques de la Grèce, nous avons fait voir comment leur doctrine s'étoit intro-

duite chez les Romains; nous avons dit que pour y réussir elle avoit éprouvé de grandes difficultés, & cela devoit être de la part d'un peuple qui ne connoissoit d'autre vertu que l'amour de la patrie, ni d'autre passion que celle des combats.

Ce ne fut qu'au temps de Sylla que les lettres & la philosophie parvinrent à s'y naturaliser: ce dictateur étant allé faire la guerre à Mithridate, & la ville d'Athènes ayant refusé de lui ouvrir ses portes, il la prit d'assaut & y exerca les plus grandes violences; mais les plus précieuses dépouilles qu'il en emporta, furent la bibliothèque d'Appellicon, qui contenoit

les ouvrages d'Ariſtote & de Théophraſte. Ces écrits portés à Rome avec ceux des autres grands philoſophes & orateurs, donnèrent aux Romains du goût pour les ſciences. La jeune nobleſſe Romaine vint en foule à Athènes pour en étudier la langue: on comptoit parmi cette jeuneſſe, Céſar, Cicéron, Caton, Quintilien, enfin les hommes qui devinrent les plus illuſtres de la république. Céſar adopta la doctrine d'Epicure ainſi que Pomponius Atticus; Caton & Brutus furent Stoïciens par caractère. Cicéron qui connoiſſoit les opinions de tous les philoſophes les mit à profit ſans s'attacher excluſivement à aucune. Ainſi les Romains étu-

dièrent la philoſophie, mais ce fut ſans penſer à établir de nouveaux principes ; chacun prit ce qui lui convenoit dans celle des Grecs.

Nous n'aurons donc plus à parler de nouvelle ſecte ; elles s'éteignirent entièrement ſous l'empereur Auguſte ; nous dirons ſeulement que ſous ſon règne, Potamon fut l'auteur d'une nouvelle méthode d'étudier la philoſophie : elle conſiſtoit à choiſir dans les écrits de chaque philoſophe ce qu'il y avoit de plus raiſonnable : ceux qui ſe conformèrent à cette manière de philoſopher furent nommés *Electiques*.

« Depuis long-tems, diſoit S. Auguſtin, perſonne ne prend plus le ti-

tre d'académicien, ni d'épicurien, ni de ſtoïcien ; il s'eſt formé une nouvelle philoſophie des débris de toutes les anciennes, & c'eſt celle qu'on ſuit aujourd'hui ».

La philoſophie n'avoit pas un ſort plus heureux dans la Grèce ; elle n'avoit pu ſurvivre à la perte de la liberté ; auſſi ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre on ne voit pas un philoſophe qui ſe ſoit véritablement diſtingué.

Cependant Ptolomée, fils de Lagus, premier roi d'Egypte, & ſon fils Ptolomée Philadelphe firent tous leurs efforts pour faire revivre la philoſophie dans leurs états. Alexandrie, capitale de leur royaume, étoit devenue une des plus

belles villes du monde. Leurs bienfaits y attirèrent les hommes les plus habiles & les plus éclairés qui étoient répandus dans la Grèce & dans les principales villes de l'Asie. Ils y trouvèrent une bibliothèque magnifique composée de 750 mille volumes (1), & en outre une académie célèbre, divisée en deux parties, dont l'une portoit le nom de Sérapis, & l'autre celui d'Isis. Ceux qui composoient cette académie, exempts & dégagés du soin de leur subsistance, demeuroient & vivoient ensemble. Chaque académicien avoit un lo-

(1) Elle fut brûlée pendant le siege que César mit devant Alexandrie.

gement commode: il y avoit encore un grand jardin commun orné de tout ce qui pouvoit le rendre agréable, & une salle d'exercice; on s'y rassembloit à certaines heures, & on y conféroit sur les matières dont on vouloit s'instruire.

Ce fut sous le règne de Ptolomée Lagus que fut faite, 271 ans avant J. C., la célèbre traduction en grec des livres de l'écriture sainte par 70 savans juifs, que leur grand sacrificateur Eléazar lui envoya. Le roi fit, par reconnoissance, de magnifiques présens à Eléazar pour orner le temple de Jérusalem, & renvoya les traducteurs comblés de dons & d'honneurs.

Mais les ſavans de l'école d'Alexandrie ne goûtèrent pas ſans doute leur travail, car ils continuèrent à philoſopher d'après les principes d'Ariſtote & de Platon. Sans jamais rien innover, ils ne s'occupèrent qu'à éclaircir ce qu'avoient imaginé les auteurs grecs; ils ſe bornèrent à des commentaires, à des paraphraſes & à d'autres ſemblables productions qui ſont tombées dans l'oubli. Cependant cette académie ſe ſoutint aſſez long-tems dans un certain éclat.

Enfin, Jeſus-Chriſt apporta du ciel cette morale ſublime, que toutes les productions de la ſageſſe & de l'intelligence humaines ne ſauroient égaler. L'évangiliſte S.

Marc ne la prêcha point infructueusement devant l'école d'Alexandrie; on reconnut combien cette doctrine céleste l'emportoit sur la philosophie payenne.

Cependant cette dernière produisit encore quelques personnages célèbres, tels que Sénèque, Plutarque, Epictète, Marc-Aurèle & quelques autres empereurs sous le regne de Galien & de l'impératrice Salonine sa femme; il y eut même un zélé platonicien nommé Plotin, natif de Lycopolis en Egypte, qui conçut le projet insensé de former une colonie toute composée de philosophes. A cet effet, il obtint la permission de rebâtir une petite ville de la

Campanie, pour y faire pratiquer les loix idéales de la république de Platon, ce qui prouve que ſa ſageſſe viſoit bien à la folie.

Enſuite viennent les tems d'ignorance, de ſuperſtition & de fanatiſme, tems malheureux où les hommes, loin d'étudier leurs devoirs, ne ſongeoient qu'à s'égorger mutuellement. L'irruption des peuples du Nord acheva de plonger l'empire d'Occident dans les ténèbres de la barbarie.

Cependant l'Orient conſervoit encore un reſte de lumière. Athènes, Conſtantinople, Theſſalonique, avoient encore dans leur ſein quelques perſonnages ſtudieux qui ſe livroient aux ſciences. L'uſage

de la langue grecque se maintint à la cour, jusqu'à ce que Mahomet II s'empara de Constantinople ; en outre, cette ville possédoit une bibliothèque, composée de plus de six cens mille volumes, qui étoit ouverte à tout le monde. Il est vrai qu'elle fut brûlée deux fois; mais comme c'étoit par des accidens inopinés, on garantit des flammes plusieurs ouvrages qui se répandirent dans les cabinets des curieux. Ce qui put contribuer encore à retenir les sciences en Orient, c'est que, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, cet empire ne changea point de maître, & fut toujours gouverné par des empereurs Grecs.

Les ſciences paſsèrent enſuite chez les Arabes. Le calife Almanzor envoya des députés à Conſtantinople pour y acheter des livres ; & entre ceux qu'on lui apporta, ſe trouvèrent les écrits d'Ariſtote. Alamon qui vint après lui fit la guerre à Michel le Begue, empereur de Conſtantinople. Après l'avoir vaincu dans pluſieurs occaſions, il l'obligea d'accepter une paix honteuſe ; & la principale condition de cette paix, fut que Michel enverroit au calife un certain nombre de manuſcrits rares, ſavans & curieux. C'étoit moins triompher de ſes ennemis que de l'ignorance de ſes ſujets. Quand Alamon ſe crut aſſez riche en li-

vres, il s'empressa de les faire traduire par des hommes habiles, & il excita tous ces sujets à s'en rendre la lecture familière.

Mais toutes les sciences qui avoient fleuri soit dans la Grèce, soit à Rome, ne furent pas également cultivées par les Arabes; celle des mœurs sur-tout n'y fit pas de grands progrès; ils s'attachèrent principalement à la médecine & à la chimie, les livres d'Aristote traduits sur des originaux imparfaits & d'une manière très-infidèle, renfermèrent toute la philosophie des Arabes. Il étoit leur unique guide, & ils lui rendoient un culte presque divin. Quoi qu'il en soit, il faut conve-

nir que nous leur avons l'obligation du rétabliſſement des ſciences en Europe, car lorſqu'ils envahirent l'Eſpagne, ils y apportèrent les ouvrages qui traitoient des ſciences qu'ils étoient en poſſeſſion de cultiver depuis pluſieurs ſiècles, compriſes ſous le nom de philoſophie, & ils en inſtruiſirent les Eſpagnols. Ces ouvrages étoient premièrement ceux d'Ariſtote, & enſuite ceux d'Alkindus, d'Algazel, d'Averroès, d'Alphorabius & des autres philoſophes Arabes, tous grands ſectateurs d'Ariſtote & ſes commentateurs.

L'étude de tous ces ouvrages produiſit cette philoſophie ſcholaſtique, qui conſiſtoit à s'épuiſer

en raiſonnemens frivoles ſur des queſtions oiſeuſes ou extravagantes. On eût dit que les ſophiſtes de l'ancienne Grèce venoient renouveller leurs diſputes dans nos écoles : mais c'étoit du moins un premier pas vers la renaiſſance des lettres, qui s'effectua ſous le regne de François I, comme nous le verrons dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

Du renouvellement des ſciences en Europe.

POUR faire revivre les ſciences en Europe, il fallut une auſſi grande révolution que celle qui détruiſit entièrement l'empire des Grecs en Orient. Elle arriva par la priſe de Conſtantinople, dont Mahomet II, empereur des Turcs, ſurnommé le Grand, ſe rendit maître le 29 Mai 1453. Comme il en vouloit faire le ſiége principal de ſon empire, il eut aſſez d'autorité pour la garantir du pillage; mais s'étant apperçu que les chrétiens abandonnoient la ville, dont il voulut

empêcher la dépopulation, il fit aſſembler les principaux d'entre les Grecs qui y étoient reſtés : il leur ordonna d'élire un patriarche, le dernier étant mort pendant le ſiége, & de lui amener celui qu'ils auroient choiſi. Lorſqu'il fut en ſa préſence, il le fit monter ſur un cheval magnifiquement harnaché, monta lui-même ſur un autre, & à la tête d'une ſuperbe cavalcade compoſée de ſes principaux courtiſans & officiers, il conduiſit le nouveau patriarche à l'égliſe de Sainte Sophie, & l'inſtalla dans le ſiege patriarchal; il lui dit qu'il accordoit à tous les chrétiens le libre exercice de leur religion, & fit publier des défenſes de les in-

quiéter. Mais il ne put empêcher que les plus ſavans d'entre les Grecs n'abandonnaſſent la ville : ils s'expatrièrent volontairement, plutôt que de vivre ſous la domination muſulmane, & ils emportèrent avec eux des tréſors, inconnus aux Turcs, dont ils enrichirent l'Europe.

Ces tréſors furent les manuſcrits originaux des ouvrages de ces anciens philoſophes qui avoient paru dans la Grèce pendant les ſiècles où les ſciences & les arts y brilloient avec tant d'éclat. Ces nouveaux exilés ſe réfugièrent les uns à Rome, d'autres à Florence, pluſieurs à Veniſe ; enfin, ils ſe répandirent dans toute l'Europe &

trouvèrent par-tout des asyles sûrs & honorables.

Les plus distingués d'entre ces Grecs, furent le cardinal Bessarion, Gemiste Plethon, George de Trebisonde, Théodore de Gaza, Jean Argiraphile de Bisance, Demetrius Chaleondyle, Jean Lascaris, Andronic de Thessalonique, & plusieurs autres. Ils trouvèrent des protecteurs dans la plupart des princes qui vivoient alors, & qui commençoient à prendre du goût pour les véritables sciences. Ces princes, amis du genre humain, furent le pape Nicolas V, l'empereur Fréderic III, Côme de Médicis, surnommé le père des gens de lettres; Jean Galéas,

duc de Milan; Alphonse, roi d'Arragon & de Sicile; Robert, roi de Naples; Mathias Corvin, roi de Hongrie; Fréderic Feltro, duc d'Urbain, & François I, roi de France.

L'Italie fut la première partie de l'Europe à cultiver les sciences & les beaux arts, dans le tems dont nous parlons. Le moyen le plus efficace qu'on employa dans les quinzième & seizième siècles pour faire revivre les lettres, fut d'avoir recours aux anciens auteurs; on apprit à écrire correctement leurs langues: savoir, la grecque & la latine; la grecque avec le secours des fugitifs de ce pays, & la latine sur les manuscrits conservés dans

les bibliothèques, d'où on les retira après y avoir été si long-tems ensevelis. Quand on eut appris à bien parler le latin & le grec, qu'on eut des éditions correctes des anciens auteurs, qu'on eut restitué les passages qui leur manquoient, qu'on les eut éclaircis par des commentaires, qu'on eut décrié les scholastiques & les sophistes qui employoient un jargon brut & inintelligible, on commença dès-lors à prendre l'essor & à penser par soi-même.

Lorsque les Grecs se furent familiarisés avec les Italiens, quand ils se furent accoutumés à leurs usages, ils firent des traités philosophiques dans lesquels ils expli-

quèrent leurs ſentimens. Les uns ſe déclarèrent pour Platon, les autres pour Ariſtote. Gemiſte Plethon ſe fit diſtinguer à la cour de Médicis par ſon habileté, par ſa bonne conduite & par la régularité de ſes mœurs ; il publia un petit ouvrage grec dans lequel il comparoit Platon avec Ariſtote & donnoit au premier toute la préférence ; ce qui fut le premier acte d'hoſtilité entre les ſavans. Dans le même tems George de Trébiſonde, ſe rendit recommandable par la défenſe d'Ariſtote qu'il prit hautement : il le louoit en toutes rencontres, dans les expreſſions les plus magnifiques ; comme il avoit beaucoup d'accès à la cour

du pape Nicolas V, dont il étoit ſecrétaire particulier, il importunoit tout le monde de ſes diſcours, & mettoit Platon fort au-deſſous d'Ariſtote.

Le cardinal Beſſarion qui étoit grand platonicien, craignant qu'on ne rejettât entièrement la doctrine de Platon, publia un ouvrage intitulé *contre le calomniateur.* « Ce grand philoſophe, diſoit-il en parlant de Platon, a été preſqu'éclairé des lumières du chriſtianiſme, & pluſieurs pères de l'égliſe l'ont cité pour prouver nos myſtères; ils l'appelloient le Moyſe d'Athènes : c'eſt pourquoi l'on ne ſauroit l'eſtimer autant qu'il le mérite; & plus on l'eſtime, plus

on devient honnête homme ».

Le mérite perfonnel du cardinal Beffarion donnoit du poids à fes paroles ; il foutenoit fa dignité avec beaucoup d'éclat ; fa maifon étoit le rendez-vous de tous les favans qui étoient à Rome, il les recevoit avec bonté dans fa bibliothèque, fatisfaifoit à leurs queftions, & même à leurs befoins.

La cour de Florence donna furtout dans la philofophie de Platon, qui plaifoit au grand Côme de Médicis : il aimoit à en entendre parler, & mit infenfiblement dans le même goût les princes de fa maifon : ils fondèrent une académie, dont tous les membres devoient

voient être platoniciens & parler le langage éloquent & poli de leur maître. On ne sauroit trop louer Côme, Pierre, Jean & Laurent de Médicis, qui furent tous amateurs des lettres & protecteurs des savans.

Mais pendant que la réputation de Platon étoit la plus brillante, & que sa philosophie se répandoit dans toute l'Italie, celle d'Aristote commençoit à percer, & parvint peu-à-peu à ce degré d'autorite où on la vit monter dans la suite. Le premier qui y contribua fut le pape Nicolas V, qui fit traduire plusieurs ouvrages d'Aristote en latin; les traductions réussirent, & les libéralités de ce pape

jointes à ses manières obligeantes, furent de puissans encouragemens.

Alphonse I, roi de Naples, qui disoit quelquefois en riant, qu'il aimeroit mieux perdre son royaume que sa bibliothèque, fit aussi traduire différens ouvrages d'Aristote; & ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'il s'adressa pour cela au cardinal Bessarion, quoiqu'il le sût très-passionné pour Platon & pour ses ouvrages. Le cardinal par complaisance obéit, & dédia ses ouvrages, traduits avec des notes, au roi lui-même. Rien n'étoit plus flatteur ni plus poli que l'épître dédicatoire; Alphonse y étoit loué suivant son goût qu'il partageoit

entre l'amour de la gloire & celui de la philoſophie. Il étudioit dans ſa tente, la veille d'une bataille, auſſi tranquillement qu'en pleine paix; ſon eſprit étoit toujours dans la même aſſiette. Tout cela fit beaucoup d'honneur à Ariſtote & empêcha que ſa doctrine ne s'éteignît en Italie.

Il eut d'abord peu de partiſans; & ceux qui ſe piquoient de bien parler & de bien écrire reſtoient attachés à Platon, qui les avoit ſéduits par l'éloquence de ſon ſtyle. Tels étoient Pic & ſon neveu Jean-François de la Mirandole, Hermolans Barbarus, patriarche d'Aquilée; Ange Politien, Jérôme Fracaſtor & pluſieurs au-

tres ſavans : mais les excès où tombèrent ces nouveaux platoniciens les rendirent bientôt ridicules ; ils ſoutinrent le ſyſtême des génies, de la préexiſtence des ames, & voulurent que les ouvrages de Platon fuſſent regardés comme un *texte divin.* C'eſt ainſi qu'ils perdirent leur réputation, qui ne fut pas de longue durée ; car le platonicíſme, qui, vers le commencement de quinzème ſiècle, étoit l'étude favorite de beaux eſprits d'Italie, s'évanouit dans les premières années du ſiècle ſuivant ; ſon trop d'éclat lui fit tort en expoſant au grand jour les égaremens de ceux qui s'y livrèrent.

La philoſophie d'Ariſtote négli-

gée à la renaiſſance des lettres, & même décriée par un grand nombre d'adverſaires, reprit la réputation dont elle jouiſſoit dans les tems du regne de la philoſophie ſcholaſtique. Les deux univerſités de Padoue & de Piſe adoptèrent les principes d'Ariſtote, & contribuèrent beaucoup à lui faire donner la préférence ſur ſon rival.

Toutes ces diſputes ſur la prééminence des anciens n'ajoutoient rien aux progrès de la morale. Quand on s'étoit beaucoup échauffé pour Platon ou pour Ariſtote, les devoirs de l'homme n'en étoient pas mieux connus : cependant ces miſérables querelles occupèrent les

esprits pendant fort long-tems : nous n'avons pas cru devoir les passer sous silence, parce qu'avant de parler des moralistes modernes, il entroit dans notre plan de tracer le tableau des révolutions de la philosophie. Nous nous sommes seulement bornés à le faire le plus succinctement qu'il nous a été possible.

CHAPITRE III.

Des Moralistes modernes.

Nous avons déjà dit que nous n'aurions plus à parler de secte ni d'école : les philosophes dont nous allons entretenir nos lecteurs ont été des êtres isolés, qui du

fond de leur cabinet ont transmis leurs pensées au public, par la voie de l'impression. On sent bien que nous ne nous proposons pas de les faire connoître tous : il nous suffira de donner une idée de ceux qui se sont le plus distingués, soit par l'étendue de leurs recherches, soit par la singularité de leurs systêmes.

En général les moralistes modernes se sont attachés à connoître le cœur humain, à observer la marche des passions, à étudier les rapports qui unissent les hommes entr'eux, & à chercher les motifs qui les font agir : ils ont mis plus d'ensemble dans ce qu'ils ont écrit. Les anciens s'étoient

bornés à quelques principes fondamentaux, à quelques maximes détachées; ils ne s'étoient point avisés de faire un cours de doctrine morale. Les modernes ont tâché d'y suppléer : ils ont vu que des sentences ne pouvoient convenir qu'à des esprits déjà formés & capables de réfléchir, que les autres avoient besoin qu'elles leur fussent développées, & qu'il falloit leur montrer les idées dont elles offrent le résultat.

CHAPITRE IV.

Montagne.

MICHEL de Montagne naquit en Périgord dans un château dont sa famille portoit le nom, en 1533; son père prit un soin extrême de son éducation; il commença par lui inspirer de bonne-heure des sentimens d'humanité : après l'avoir fait tenir sur les fonts par des personnes de la condition la plus abjecte, il l'envoya dans un petit village chez des pauvres païsans, & le laissa long-tems avec eux, afin de l'accoutumer à une vie frugale & grossière. Le jeune Montagne prit tellement le

goût de cette manière de vivre de ſa nourrice, que retourné chez ſon père, il refuſoit les choſes que les enfans aiment ordinairement avec paſſion, comme ſucre, confitures & généralement tout ce qu'on appelle *bonbons*.

M. de Montagne voulut enſuite former l'eſprit de ſon fils. Son deſſein étoit de lui faire apprendre le latin avant même qu'il ſût le françois. Il connoiſſoit les longueurs & les difficultés qu'on trouve dans l'enfance à apprendre ces deux langues en même-temps, & il crut que ſon fils ſachant une fois le latin, qui eſt une langue morte, apprendroit facilement le françois qui feroit

ſa langue uſuelle. Il falloit pour cela confier l'éducation du jeune de Montagne à un homme qui ignorât la langue françoiſe & qui entendît très-bien la latine. C'eſt ce qu'il trouva heureuſement en Allemagne. On lui indiqua dans ce pays, un ſavant qui ne parloit que latin ou allemand. M. de Montagne n'oublia rien pour ſe l'attacher, & il y parvint. Il défendit enſuite à tous ceux qui entouroient ſon fils, de lui parler autrement qu'en latin, & il apprit aſſez de mots de cette langue à ſon épouſe & à ſes domeſtiques, pour qu'ils puſſent entendre les demandes que l'enfant pourroit leur faire, & auxquelles

ils feroient obligés de répondre. Ainfi fans art; fans livres, fans préceptes & fans châtimens, le jeune Montagne parvint bientôt à parler latin auffi purement que fon précepteur.

Son père voulut encore qu'il apprît le grec. Il lui en donna lui-même des leçons, non par forme d'inftruction, mais comme un fimple amufement. Il lui enfeigna les déclinaifons en badinant avec lui; c'étoit une forte d'exercice qui devenoit plutôt un jeu qu'une étude férieufe. Il avoit pour principe de n'infpirer aux enfans le goût des connoiffances qu'en leur en faifant naître le defir. Il étoit dans fes principes de les élever avec douceur

douceur & liberté. Son attention, à cet égard, étoit si grande envers lui, qu'il avoit soin d'écarter de lui tout ce qui pouvoit altérer sa tranquillité; quand il dormoit plus qu'à l'ordinaire, il le faisoit éveiller doucement, & souvent même au son de quelqu'instrument, afin que son réveil ne fût pas précipité. Enfin ce père tendre prit un soin infini de son éducation; comme il le destinoit à la robe, il le fit étudier en droit, & ensuite il le fit recevoir conseiller du roi au parlement de Bordeaux.

Montagne exerça cette charge jusqu'à la mort de son frère aîné, qui arriva quelques années après qu'il en fut pourvu. Héritier par-

là des biens & des titres de ſa famille, il crut que le parti de l'épée lui convenoit mieux que celui de la robe. Son humeur folâtre & un peu libertine, ſe trouvoit trop gênée par la gravité qu'exige la magiſtrature. Il étoit obligé de s'obſerver pour ſe conformer à ſon état, & cette contrainte étoit un ſupplice pour lui.

Devenu libre, il s'abandonna ſans réſerve à ſes goûts & à ſes penchans. Ennemi de toute eſpèce de gêne, il ne ſe conformoit aux uſages reçus qu'autant qu'ils s'accordoient avec ſes deſirs. Cette manière de vivre, ce goût pour l'indépendance, fit craindre que Montagne n'abandonnât les biens

de ſon père & de ſa famille, s'il lui prenoit envie de courir le monde. On crut qu'en lui donnant une compagne, on pourroit le fixer. Son éloignement pour le mariage étoit au point qu'il auroit refuſé d'épouſer la *ſageſſe même* plutôt que de contracter aucun engagement: cependant on fit ſi bien, qu'il ſe laiſſa conduire. Ses amis avoient tout lieu de craindre qu'il ne vécût pas fort régulièrement avec ſon épouſe, mais il obſerva les loix du mariage plus ſévèrement qu'il ne l'avoit promis & peut-être même eſpéré.

Il avoit alors 33 ans. Ce fut à peu-près dans ce temps-là que ſon père mourut; il lui laiſſa la terre de Montagne & lui prédit avant

que d'expirer, qu'il la ruineroit infailliblement. Cette prédiction ne se vérifia pas ; les goûts de Montagne étoient passagers. Par une suite de cette mobilité de caractère, il devint tout-à-coup ambitieux & passionné pour les distinctions ; il se produisit à la cour & se soumit à jouer le rôle de courtisan : dans cet emploi si peu philosophique, il postula vivement & obtint le collier de S. Michel, qui étoit l'ordre unique du Roi. Flatté par ce succès, l'éclat de ce qu'on appelle honneurs dans le monde, l'éblouit, & il ne songea qu'à les accumuler sur sa tête. Dans cette vue, il fit un voyage à Rome pour demander au pape une bulle authen-

tique de bourgeoiſie romaine, laquelle lui fut accordée de la manière la plus gracieuſe; & pendant qu'il étoit en Italie, les officiers municipaux de la ville de Bordeaux l'élurent maire de cette ville.

Enfin raſſaſié d'honneurs, ſa dernière ambition fut d'orner ſon eſprit, & s'il ne connut pas abſolument alors le néant & la folie de toutes ces diſtinctions, il ſentit dumoins que les ſatisfactions que procure la philoſophie étoient bien d'un autre prix. Il faut toujours en venir là quand on veut être véritablement heureux. Notre gentilhomme ſe retira dans la ſolitude, & jouit de tous les agrémens qu'on goûte lorſqu'on

vit d'une manière conforme à la nature & à la raifon. Après avoir fait de bonnes lectures & d'excellentes réflexions, il mit par écrit toutes fes penfées fur le fpectacle du monde; elles parurent en 1580 fous ce titre *les Effais de Michel, Seigneur de Montagne.* Le public ne leur fit pas d'abord grand accueil. *Jufte Lipfe* fut le premier qui en fit connoître le mérite; & il deffilla tellement les yeux des gens de lettres, que la première édition fut bientôt enlevée. Chacun fe reconnut avec plaifir, dans les différens portraits qu'il donne des foibleffes de l'homme. La fingularité du ftyle ne fixa pas moins l'attention des connoiffeurs. Une

diction originale, des termes énergiques & d'une grande aisance, donnent à tout ce qu'il écrit un caractère plein d'agrément & de vérité; jamais auteur n'a mieux développé les ressorts les plus cachés de l'esprit humain.

Il est vrai que notre philosophe avoit un art de se rendre aimable dans son livre autant qu'il y paroissoit judicieux: c'étoit d'écrire sans contrainte, de tout risquer; pourvu qu'il pût faire valoir une pensée forte & des expressions hardies, il ne s'embarrassoit pas du reste. Il ne rougit pas même de parler de lui à toutes les pages; il étale sa condition avec un faste qui choque sans déplaire,

parce qu'il expose en même-temps ses défauts & ses imperfections avec une ingénuité qui charme ; il donne un tour si naturel & si vif à ses pensées, qu'on croit l'entendre en le lisant. La négligence même qu'il affecte le rend aimable ; c'est assurément l'homme qui sait le moins ce qu'il va dire, mais qui sait le mieux ce qu'il dit.

Montagne ajouta de nouvelles pensées à la nouvelle édition qu'il publia de son ouvrage, mais sans toucher en aucune manière aux autres. Il fit la même chose dans toutes les éditions qui parurent pendant sa vie. *Il ne faut pas*, disoit-il, *que l'acheteur s'en aille les mains du tout vuides.*

Cette occupation remplit le reste de sa carrière ; il couloit, dans sa terre de Montagne, une vie douce & paisible, lorsqu'il fut attaqué d'une esquinancie qui lui tomba sur la langue ; ce qui l'empêcha trois jours entiers de parler. Il étoit obligé d'avoir recours à sa plume pour faire entendre ses volontés. Le mal empira de jour en jour, & notre philosophe comprit que sa fin approchoit. Avant de mourir, il voulut voir ses amis & ses voisins ; il pria sa femme, par un bulletin, de les inviter à se rendre chez lui. A leur arrivée il fit dire la messe dans sa chambre ; &, lorsque le prêtre fut à l'élévation, il se jetta à corps perdu sur son lit, ayant les

mains jointes, & mourut dans cet état; il expira le 3 Septembre 1592. A cette époque il étoit âgé de 59 ans 6 mois & 11 jours. Il fut enſeveli à Bordeaux dans l'égliſe d'une Commanderie de Saint-Antoine, où ſon épouſe, *Françoiſe de la Chaſſagne*, lui fit ériger un monument décoré d'une belle épitaphe.

Montagne étoit compatiſſant & fort humain envers les bêtes, équitable & juſte en toutes choſes; il louoit non-ſeulement le mérite de ſes amis, mais même celui de ſes ennemis. L'indépendance étoit ſon idole. Avec les grands, il étoit ouvert & fort libre. Il avoit pour principe de s'en rapporter à ſon propre jugement pour la conduite

de ſes affaires : rarement ſuivoit-il les avis d'autrui ; plus rarement encore en donnoit-il aux autres. Quand les choſes n'alloient pas ſelon ſes deſirs, il ne s'en affligeoit point ; mais c'étoit dans la proſpérité qu'on voyoit ſur-tout briller en lui la tranquillité du ſage. Il avoit encore le mérite bien rare de ſe tenir abſolument obligé par ſes promeſſes, & de regarder tous les hommes comme ſes frères.

Sa fille fut héritière de ſes biens ; &, par ſon teſtament, il permit au philoſophe *Charron*, dont nous placerons l'article immédiatement après celui-ci, *de porter*, *après ſon décès*, *les pleines armes de ſa noble famille*, *parce qu'il ne laiſſoit aucun enfant mâle.*

Principes de MONTAGNE *fur la conduite de la vie.*

LA coutume faifit l'homme & le domine de telle forte, qu'elle ne lui permet pas de raifonner fur ce qu'elle lui prefcrit. Comme nous fuçons avec le lait les ufages reçus, nous croyons n'être nés que pour les fuivre. Il femble que les vifions que nous trouvons en crédit foient des opinions naturelles; &, ce qui n'eft pas felon la coutume, nous le croyons contre la raifon. On reçoit les avis de la vérité & fes préceptes comme une monnoie courante, fans examen, &, au lieu de s'en fervir pour ré-

gler ſes mœurs, on ſe contente d'en remplir très-ſottement ſa mémoire. Il y a par exemple des loix qui ſe choquent & ſe détruiſent, & nous les adoptons également. Par le devoir des armes, celui-là eſt dégradé d'honneur & de nobleſſe, qui ſouffre une injure; par le devoir civil, celui qui la repouſſe encourt une peine capitale. Qui s'adreſſe aux loix pour avoir raiſon d'un affront, ſe déshonore; qui ne s'y adreſſe pas en eſt puni.

Le ſage doit donc ſe prémunir contre la coutume, examiner, peſer chaque choſe avant de l'admettre: retirer ſon ame au-dedans de ſoi, & la tenir en état de juger librement de tout; cependant il eſt peu

d'ames aſſez fermes & aſſez fortes pour ſe conduire elles-mêmes, preſque toutes ont beſoin qu'on les tienne en tutelle.

La perte de l'homme c'eſt de ſavoir; voilà pourquoi l'ignorance nous eſt tant recommandée par la religion, comme pièce propre à la créance & à l'obéiſſance. Il ſemble que la nature pour nous conſoler de notre état miſérable & abject, ne nous ait donné en partage que la préſomption. Les dieux ont la ſanté en eſſence & la maladie en idée; l'homme au contraire poſsède les biens en idée & les maux en eſſence. De quoi ſe fait, je le demande, la plus ſubtile folie; ſinon de la plus ſubtile ſageſſe? Il faut nous

abêtir un peu pour nous faire sages. Il arrive aux gens véritablement favans, ce qui arrive aux épis de bled ; ils se lèvent & haussent la tête droite & fière tant qu'ils sont vides ; mais quand ils sont pleins & grossis de grains mûrs, ils commencent à s'abaisser & à s'humilier. L'ignorance qui se connoît, qui se juge & qui se condamne, n'est point une véritable ignorance : pour l'être, il faut qu'elle s'ignore elle-même. Quelque chose qu'on nous enseigne, on doit toujours se souvenir que c'est l'homme qui donne & l'homme qui reçoit. C'est une main mortelle qui le présente : c'est une main mortelle qui l'accepte.

Il n'eſt point d'occupation plus pénible, ni plus forte que celle d'entretenir ſes penſées, les plus grandes ames en font leur emploi. C'eſt auſſi celui des dieux, & c'eſt delà que naît leur béatitude & la nôtre. Dans l'uſage de notre eſprit, nous avons plus beſoin de plomb que d'aîles, de froideur & de repos, que d'ardeur & d'agitation : cela nous eſt ſur-tout néceſſaire en vivant avec les hommes. Il faut s'accommoder à la portée de ceux avec qui l'on eſt ; affecter même quelquefois de l'ignorance, & mettre à part la ſubtilité & la force. Rien n'eſt plus eſtimable qu'une ame à divers étages, qui ſait ſe tendre & ſe dé-

monter, qui eſt bien par-tout où la fortune l'a placée, qui ſait deviſer avec ſon voiſin de ſon bâtiment, de ſes affaires & de ſes chagrins, entretenir avec plaiſir un charpentier, un jardinier, &c. La ſottiſe eſt une mauvaiſe qualité ; mais ne la pouvoir jamais ſupporter, c'eſt une ſorte de maladie qui ne cède guère à la ſottiſe.

Dans les conférences ou les converſations ordinaires, nous ne regardons pas ſi une oppoſition à ce que nous venons d'avancer, eſt une oppoſition juſte. Nous ne ſongeons qu'à la repouſſer : au lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les griffes. Quand on eſt contrarié, on doit réveiller ſon atten-

tion & non pas ſa colère. La cauſe de la vérité doit être la cauſe commune à tout le monde. La plupart des hommes n'ont pas le courage de corriger, parce qu'ils n'ont pas le courage de ſouffrir qu'on les corrige.

Une converſation aiſée & négligée eſt préférable à celle qui eſt recherchée & régulière. Il vaut autant ne rien dire qui vaille, que de paroître être venu pour bien dire.

C'eſt un être bien haïſſable qu'un eſprit triſte & hargneux, qui gliſſe par-deſſus les plaiſirs de la vie; qui s'attache aux malheurs & s'en nourrit, comme les mouches qui ne peuvent tenir contre un corps

bien poli, & qui s'accrochent aux endroits raboteux. Rien n'eſt plus aimable au contraire qu'une ſageſſe gaie & civile. La vertu eſt une qualité agréable & plaiſante : ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe quelquefois s'oublier. Il eſt des momens fâcheux dans la vie où notre vertu eſt à une dure épreuve. On nous prêche bien d'être ferme dans tous les événemens ; mais ceux qui nous font ces leçons de ſageſſe & de vertu ne les pratiquent pas toujours eux-mêmes : ils reſſemblent à nos médecins, qui mangent le melon & boivent le vin frais, tandis qu'ils nous obligent à avaler le ſyrop & la tiſane. Il n'eſt point de ſi homme de bien qui ne

fût pendable dix fois en sa vie, s'il mettoit toutes ses actions & toutes ses pensées à l'examen des loix. Nous n'avons garde d'être gens de bien selon Dieu; nous ne saurions l'être selon nous. La sagesse n'arriva jamais aux devoirs qu'elle s'est prescrits elle-même; &, si elle y étoit arrivée, elle s'en prescriroit d'autres au-delà, où elle aspireroit toujours sans pouvoir jamais y atteindre.

Telle est la sagesse proprement dite; mais ce n'est point celle qu'on suit dans la société civile. La vertu destinée aux affaires du monde est une vertu à plusieurs plis, pleine de détours & d'artifices, & non droite, simple & pure: cela doit être

ainsi. Celui qui va dans la presse est obligé de *gauchir*, de serrer ses coudes, d'avancer, de reculer, de quitter le droit chemin selon qu'il se rencontre, de vivre bien moins pour soi que pour autrui; d'agir non selon ce qu'il se propose, mais selon ce qu'on lui prescrit; enfin, de se conformer au tems, aux hommes & aux affaires. Ce n'est cependant pas vivre que de vivre toujours pour autrui; pour jouir il faut un peu vivre pour soi. La plupart de nos vacations sont autant de farces. Nous devons jouer dûment notre rôle, mais comme rôle d'un personnage emprunté. Du masque & de l'apparence, il n'en faut pas faire une essence réelle,

ni de l'étranger le propre. C'eſt aſſez de s'enfariner le viſage ſans s'enfariner la poitrine.

Quoique la réputation & la gloire à laquelle on ſacrifie ſa ſanté, ſon repos & ſa vie, ſoient la plus inutile & la plus fauſſe monnoie qui ſoit dans notre commerce, ne les mépriſons pas, puiſqu'elles nous portent à être utiles à nos concitoyens; mais mettons-nous au-deſſus de ce préjugé, qu'on ne doit pas reſter oiſif. Quoi! un homme qui ne fait rien n'a-t-il pas vécu? C'eſt-là non-ſeulement la plus fondamentale, mais la plus illuſtre de ſes occupations, pourvu qu'il vive en homme de bien. A-t-il ſu compoſer ſes mœurs? Il a

fait plus que celui qui a composé des livres. A-t-il su prendre du repos ? Il a fait plus que celui qui a pris des villes & des empires. Le glorieux chef-d'œuvre de l'homme, c'est de vivre à propos. Tout le reste, amasser, bâtir, vaincre, régner, n'en approche pas. Il n'appartient qu'aux petites ames accablées du poids des affaires, de ne s'en pouvoir débarrasser, de ne savoir les laisser & les reprendre. La grandeur d'ame ne consiste pas tant à se guinder & à s'élever, qu'à se régler & à se réduire. Elle tient pour grand tout ce qui est *assez*, & elle fait paroître sa hauteur à aimer mieux les choses moyennes que les éminentes. Il n'est rien

de si beau & de si juste que de remplir les devoirs de l'homme. Il n'est point de science si difficile que celle de bien savoir vivre ; & de nos maladies, la plus sauvage est de mépriser notre être.

Ceux qui s'élèvent au-dessus des choses humaines, veulent échapper à l'homme, & se mettre en quelque façon hors d'eux mêmes : c'est folie. Au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bêtes : au lieu de se hausser, ils s'abattent. Ces humeurs transcendantes effraient comme les lieux hauts & inaccessibles. C'est une perfection absolue & comme divine, que de savoir jouir de son être. Nous cherchons d'autres conditions

pour

pour n'entendre pas aſſez l'uſage des nôtres. Nous ſortons hors de nous pour ne ſavoir ce que nous ſommes. Après tout, nous avons beau monter ſur des échaſſes, encore faut-il marcher avec nos jambes. Sur le trône le plus élevé, le plus grand roi eſt toujours *aſſis ſur ſon cul.* Les plus belles vies ſont ſans doute celles qui ſe rangent au modèle commun & humain avec ordre, *ſans miracle* & ſans extravagance.

En un mot, tout l'art de la morale ſe réduit à ces trois principes: ſavoir être à ſoi; n'épouſer que ſoi; c'eſt à-dire jouir du reſte ſans y être attaché & collé, de manière que nous ne puiſſions nous en dé-

tacher ſans nous écorcher; & ſe ſouvenir qu'il y a des accidens dans la vie plus difficiles à ſupporter que la mort même.

CHAPITRE V.

Charron.

APRÈS Montagne, nous devons naturellement parler de Charron qui fut ſon ami, ſon contemporain & en quelque ſorte ſon diſciple. On a vu que le premier écrivoit ſes penſées comme elles lui venoient, ſans chercher à les claſſer, ni à les lier de manière à ce qu'elles formaſſent un ouvrage méthodique; on n'apperçoit jamais en lui le deſſein de faire un livre. C'eſt un homme

qui cauſe, & qui ſuivant la marche des converſations ordinaires, paſſe d'un ſujet à un autre par des tranſitions inattendues, au point qu'on eſt tout ſurpris à la fin d'un chapitre, de voir combien on s'eſt éloigné de ce qui occupe le commencement.

Il n'eſt pas de même de Charron, celui-ci s'eſt propoſé de donner une théorie complette de la ſageſſe : les différentes parties de ſon ouvrage concourent à former un enſemble, c'eſt à-dire un corps de doctrine morale où tout eſt lié par la ſérie des idées & la chaîne des raiſonnemens.

Nous n'aurons pas grand'choſe à dire ſur la vie de ce philoſophe

moralifte. Il naquit à Paris en 1541 : fon père étoit un libraire nommé *Thibaud Charron*, & fa mère s'appelloit *Nicole de la Barre* : Thibaud Charron avoit eu quatre enfans d'une première femme, qui joints à vingt-un qu'il eut de la feconde formoient comme l'on voit, une famille affez nombreufe. Cela ne l'empêcha pas de veiller à leur éducation.

Notre philofophe embraffa d'abord la profeffion d'avocat, il l'exerça même pendant cinq ou fix ans; mais emporté par fon goût pour la théologie, il entra dans l'état eccléfiaftique, & s'y diftingua par des fermons qui le firent rechercher. Il fut pourvu fucceffi-

vement de différens bénéfices, entr'autres de plusieurs théologales; ce qui fait qu'on le désigne encore sous le titre de *théologal de Condom*.

Son fameux livre *de la Sagesse* qui parut en 1600, fit beaucoup de bruit & lui attira par conséquent des éloges & des critiques. Ses partisans dirent que notre philosophe avoit réduit la sagesse en art; ce qui étoit selon eux, une œuvre divine : le savant *Naudé* préféroit Charron à Socrate, parce que le dernier, disoit-il, s'étoit contenté de parler de la sagesse à ses disciples confusément & suivant les occurrences, sans leur enseigner la manière de la suivre.

Pendant ce tems-là l'auteur étoit

en province ; mais se proposant de faire une seconde édition de son ouvrage, il vint à Paris le 9 Octobre 1603, & pour être plus à portée de son imprimeur, il alla se loger au Mont S. Hilaire. Il avoit alors soixante-deux ans, & il jouissoit d'une santé d'autant plus parfaite en apparence, qu'elle n'avoit jamais été troublée par aucune maladie. Aussi comptoit-il beaucoup sur la force de son tempérament, & cette confiance jointe à son indifférence pour la vie, lui fit négliger une douleur de poitrine qui l'empêchoit de respirer, & qui se dissipoit lorsqu'il s'étoit reposé, parce qu'alors la respiration étoit plus libre.

M. *Marescot*, célèbre médecin, lui avoit conſeillé de ſe faire ſaigner; il l'avoit averti que s'il ne ſuivoit pas ſon conſeil, le ſang le ſuffoqueroit lorſqu'il y penſeroit le moins. Notre philoſophe écouta ce ſage avertiſſement & n'y eut aucun égard. Cependant la prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Le 16 Novembre 1603, à une heure après midi, Charron étant ſorti de chez lui, deſcendit juſqu'au bas de la rue S. Jean de Beauvais, & prêt à entrer dans la rue des Noyers, il dit aux perſonnes qui l'accompagnoient, qu'il ſe trouvoit mal & qu'on prît garde à lui. On s'approcha pour le ſoutenir : mais les jambes lui manquèrent tout-à-

coup : il tomba ſur ſes genoux, & ayant les mains jointes & la face tournée vers le ciel, il expira ſur le champ. Ce fut une apoplexie de ſang qui le mit au tombeau. On le garda deux jours dans ſa chambre, & après qu'on fut aſſuré qu'il étoit véritablement mort, on l'inhuma le 18 Novembre, à l'égliſe de S. Hilaire.

Sa vie a toujours été ſans reproche, il pratiquoit exactement toutes les vertus morales & civiles, & il étoit ſi conſciencieux qu'il n'a jamais voulu réſigner ſes bénéfices à perſonne, dans la crainte de choiſir un ſucceſſeur incapable de les remplir ; il s'en dépouilloit purement & ſimple-

ment entre les mains des collateurs.

Morale de CHARRON.

LA ſource de toutes les vertus réſide dans la ſageſſe. Elle eſt l'art de ſe régler & de ſe modérer conſtamment en toutes choſes. Pour l'acquérir, il faut commencer par ſe bien connoître ; car il eſt impoſſible de tempérer comme il convient ſes deſirs & ſes paſſions, ſi on ne ſait ce dont on peut être capable, ſoit en bien ſoit en mal. Le premier pas dans le chemin de la ſageſſe, conſiſte donc à faire une étude longue & aſſidue de ſoi-même, & à ſe livrer à un exa-

men férieux & réfléchi, non-feulement de fes paroles & de fes actions, mais de fes penfées les plus fecrettes en fe tâtant avec foin & à toute heure. Cet examen important doit être fait avec ordre; & c'eft en diftinguant les paffions communes à tous les hommes, qu'on peut l'obferver. Ces paffions font la vanité, la foibleffe, l'inconftance, la misère & la préfomption.

La vanité confifte dans ce penchant général, qui fait que l'homme établit fon honneur dans la poffeffion de biens vains & frivoles fans lefquels il peut vivre commodément, & méprife les vrais biens qui peuvent le rendre heu-

reux. Nous étendons nos desirs au-delà de nous & de notre existence, & nous nous tourmentons pour des choses dont nous ne pouvons pas jouir. Nous desirons être loués après notre mort ; & pour satisfaire cette folle ambition, nous suons sang & eau dans cette vie.

L'envie d'être loués fait que nous ne vivons pas pour nous, mais pour le monde. Nous gênons nos inclinations & nos penchans, afin de nous conformer aux apparences de l'opinion commune ; & le respect humain nous porte presque toujours à nous priver de nos commodités & de nos plaisirs. Cette estime nous tient si fort au cœur, que nous nous masquons dans nos

vifites. Que de vanité dans nos faluts, nos accueils, nos entretiens, nos offices de courtoifie, nos harangues, cérémonies, offres, promeffes & louanges ! Combien d'hyperboles, d'hypocrifie, de fauffetés & d'impoftures au vu & au fu de chacun ; de celui qui les donne, de celui qui les reçoit & de celui qui les entend ; tellement que c'eft un marché & une efpèce de convention de fe moquer, mentir & *piper* les uns les autres ! Ce qu'il y a encore de plus extravagant, c'eft qu'il faut que celui qui fait qu'on lui ment impudemment dife grand merci ; & que celui qui fait que l'autre ne le croit pas, faffe bonne contenance.

On

On fait plus : on trouble ſon repos & ſa vie pour ces vanités courtiſanes ; & on laiſſe des affaires de conſéquence pour du vent. Qui feroit autrement ſeroit tenu pour un ſot. C'eſt habileté & du bon air de bien jouer cette farce, & c'eſt ſottiſe de n'être pas vain.

La ſeconde paſſion de l'homme, c'eſt la foibleſſe. Elle lui eſt encore plus préjudiciable que la vanité ; car, elle le trouble tellement que rien ne peut le contenter. Les choſes futures l'affectent plus que les préſentes. Il ne ſait point jouir de celles qu'il poſſède après les avoir long-tems deſirées. L'homme ne peut être, quand il voudroit, du tout bon,

ni du tout méchant. Il eſt impuiſſant à tout. Il ne peut faire tout bien ni exercer toute vertu, parce que pluſieurs vertus ſont incompatibles. La charité & la juſtice ſe contrediſent ſouvent. A la guerre ; ce ſeroit une charité de ſauver ſon ami, & c'eſt une juſtice de le tuer. On eſt même ſouvent obligé d'uſer de mauvais moyens pour ſortir d'un plus grand mal.

Enfin pour faire connoître en peu de mots la foibleſſe de l'homme, c'eſt qu'il n'eſt capable que de choſes médiocres & qu'il ne peut ſouffrir les extrêmes. Car ſi elles ſont petites, il les mépriſe & les dédaigne. Si elles ſont grandes & éclatantes, il les redoute & les admire.

Ce ne feroit encore rien, fi l'homme étoit conftant dans fes choix; mais la plupart de fes actions ne font que des faillies & des boutades que les occafions déterminent; l'irréfolution d'une part, l'inconftance & l'inftabilité de l'autre : voilà le vice le plus commun de la nature humaine. Nous fuivons les inclinations de notre appétit, felon que le vent des circonftances nous emporte & non fuivant la raifon. La vie eft un mouvement inégal, irrégulier, multiforme. De tous les animaux l'homme eft le plus double & le plus contrefait, le plus couvert & le plus artificiel. Il y a chez lui tant de cabinets, tant d'ar-

rière-boutiques, d'où il ſort tantôt homme, tantôt ſatyre; tant de ſoupiraux, par leſquels il ſouffle le chaud & le froid, que rien n'eſt ſi difficile à ſonder & à connoître. Tout ce qu'il fait eſt un cours perpétuel d'erreurs. Il rit & pleure d'une même choſe. Il eſt content & mal content. Enfin, il veut & ne ſait ce qu'il veut.

Si l'homme eſt fort, robuſte, conſtant & endurci, c'eſt à la miſère. Il eſt miſérable par eſſence. Son entrée dans le monde eſt honteuſe, vile & mépriſée. « Il n'y a aucun loyer, honneur ou récompenſe aſſigné pour ceux qui ſavent faire, multiplier, conſerver l'humaine nature; tous honneurs,

grandeurs, richesses, dignités, empires, triomphes & trophées, sont décernés à ceux qui la savent affliger, troubler, détruire ».

En général nous ne sommes ingénieux qu'à nous mal mener. C'est le vrai gibier de la force de notre esprit. Quand les maux nous manquent, nous nous en forgeons. Nous voulons être avancés en honneurs, en dignité, en biens; & ce desir est un ver rongeur, qui nous déchire sans cesse. Cependant il n'y a de véritable mal que la douleur. Le reste n'est que fantaisie, sorte d'être chimérique, lequel ne loge qu'en la tête de l'homme qni se taille de la besogne pour être misérable, & qui

imagine pour cela de faux maux outre les vrais, étendant ainſi ſa misère au lieu de la raccourcir.

Quant à la douleur, qui eſt le ſeul vrai mal, l'homme y eſt *tout né & tout propre.* Lorſque les Mexicaines mettent un enfant au monde & qu'il crie, elles le ſaluent & lui diſent : enfant, tu es venu au monde pour ſouffrir : ainſi ſouffre & tais-toi. Cela eſt ſi vrai, que quand les maux du corps manquent, nous appellons ceux de l'eſprit, tant la misère eſt notre partage. Bref, l'homme eſt ſi fort agité de ſoins, non-ſeulement inutiles & ſuperflus, mais épineux, nuiſibles & dommageables, qu'il ſemble ne rien craindre de plus que de ne

pouvoir pas être aſſez miſérable. Il eſt tourmenté du préſent, ennuyé du paſſé, inquiet de l'avenir. O pauvre créature, combien endures-tu de maux volontaires, outre les néceſſaires que la nature t'envoie! Mais quoi! l'homme ſe plaît à la misère. Il s'opiniâtre à remâcher & à remettre en mémoire les maux paſſés. Il aime à ſe plaindre & enchérit quelquefois le mal & la douleur.

Toutes ces misères ſont corporelles ou mixtes & communes à l'eſprit & au corps. Mais ſi on conſidéroit les maux de l'eſprit pur, il faudroit entrer dans un détail infini. Les erreurs qui proviennent des ſens, les paſſions & les incli-

nations déchirent perpétuellement le cœur de l'homme & le rendent miſérable. Abrégeons & paſſons à la dernière infirmité de l'homme : c'eſt la préſomption.

S'eſtimer trop & ne pas aſſez eſtimer autrui, voilà la ſource de cette infirmité. Cette eſtime que nous avons de nous eſt ordinairement ſi haute & ſi téméraire, qu'elle nous porte à nous comparer à Dieu même. Il nous ſemble que nous lui importons beaucoup, qu'il prend beaucoup de part à nos affaires, & qu'en général la nature ne travaille que pour nous. Après cela l'homme croit que le ciel, les étoiles ne ſont faits que pour lui, & que tout eſt en mou-

vement pour ſon ſervice. Quelle folie ! le pauvre miſérable eſt logé ici bas au dernier étage, infiniment éloigné de la voûte céleſte, barbotant dans le cloaque & ſentine de l'univers avec les animaux les plus vils, expoſé à recevoir toutes les ordures qui lui tombent ſur la tête, ne vivant même que de cela, & il s'imagine qu'il eſt le maître de toutes choſes & le chef-d'œuvre du créateur.

Dans ſa conduite, cette infirmité qui nous occupe ici, jette l'homme dans des écarts ſans nombre. D'abord nous croyons ou nous refuſons de croire, ſelon que nôtre préſomption y trouve ſon compte. Le petit peuple & les eſprits efféminés re-

çoivent indiſtinctement ce qu'on leur propoſe, s'il eſt revêtu de quelqu'apparence d'autorité. Semblables à la cire, ils reçoivent aiſément les premières impreſſions. Gens malades, ſuperſtitieux, niais à l'excès, ils ſe laiſſent prendre & mener par les oreilles, ſans en être moins préſomptueux ; car le même eſprit qui porte preſque tous les hommes à croire des choſes ſans examen, leur fait rejetter & condamner comme fauſſes toutes celles qu'ils n'entendent pas ou qui ne ſont pas de leur goût. Ce vice eſt beaucoup plus grand que le premier. C'eſt en effet une folie extrême de vouloir ranger à ſoi & de décider abſolument par ſes

propres lumières du vrai & du faux des chofes.

Cependant on s'entête; & la préfomption gagnant ainfi de nouvelles forces, on veut perfuader aux autres ce que l'on croit, & les obliger à le croire. Quiconque adopte quelque chofe, eftime que c'eft œuvre de charité que de la faire adopter par un autre. En général il n'eft rien dont les hommes foient plus jaloux, que de donner cours à leurs opinions. Quand les raifons manquent, ils emploient la force, & tâchent ainfi de remplir le monde d'erreurs & de menfonges : auffi la préfomption paffe à jufte titre pour la perte de l'homme, l'ennemi capital de la fageffe.

La vraie gangrène de l'ame eſt un excès de confiance en nos forces. Il eſt pourtant certain que, quelque favoriſés que nous ſoyons de la nature, nous ne ſaurions être en de plus dangereuſes mains que dans les nôtres. L'eſpagnol a la réputation d'être fier, mais il a fait cette belle & courte prière : *Dieu, garde-moi de moi.*

Telles ſont donc les infirmités de l'eſprit humain, vanité, inconſtance, misère & préſomption; quatre obſtacles à vaincre pour devenir ſage, c'eſt-à-dire, pour gagner pendant toute ſa vie une vraie tranquillité d'eſprit, en quoi conſiſte la ſageſſe & le ſouverain bien. Il s'agit maintenant de ſavoir comment on peut

ſe délivrer de ces infirmités & acquérir cette tranquillité d'eſprit.

La première diſpoſition à la ſageſſe, conſiſte à ſe garantir de deux maux ; l'un externe, ce ſont les opinions, les vices populaires & la contagion du monde ; l'autre interne, ce ſont les paſſions : ainſi, il faut ſe garder du monde & de ſoi.

Le grand chemin battu trompe facilement, & néanmoins nous allons les uns après les autres comme les moutons ou les bêtes de compagnie. Nous ne ſondons jamais la raiſon, le mérite, la juſtice ; nous ſuivons l'exemple & la coutume, & nous trébuchons comme à l'envi en tombant les uns ſur les autres.

Or, celui qui veut devenir ſage doit tenir pour ſuſpect tout ce qui plaît au plus grand nombre. Il doit *regarder* à ce qui eſt bon & vrai en ſoi, & ne point s'arrêter à ce qui eſt le plus uſité, ſans ſe laiſſer coëffer & emporter par la multitude. *Phocion* ſuivoit ſi exactement cette règle, que tout le monde ayant applaudi tout haut à quelque choſe qu'il avoit prononcé, il ſe tourna vers ſes amis, & leur dit : *me ſeroit-il échappé quelque ſottiſe?*

Le mal interne eſt la confuſion des paſſions & les affections tumultueuſes dont il faut ſe garantir afin d'être en état de recevoir ſans mêlange, la teinture & les impreſ-

ſions de la ſageſſe à laquelle les paſſions s'oppoſent formellement ; en effet, la ſageſſe eſt un manîment de notre ame avec meſure & proportion : c'eſt une égalité parfaite, une douce harmonie de nos jugemens, volontés & mœurs, une ſanté conſtante de notre eſprit. Les paſſions au contraire ne ſont que bonds & volées, accès fiévreux de folie, ſaillies & mouvemens violens ; le ſeul moyen de les appaiſer eſt de les bien connoître, de les examiner & de juger de la puiſſance qu'elles ont ſur nous, & de celle que nous avons ſur elles.

La ſeconde diſpoſition à la ſageſſe eſt une pleine, généreuſe &

entière liberté d'esprit, afin que nous puissions suspendre nos jugemens, & que la prévention n'y ait aucune part. Pour conserver cette liberté de jugement, il faut généraliser nos idées, jetter notre vue sur tout l'univers, & non la fixer en certain lieu; être citoyen du monde comme *Socrate*, & non celui d'une ville seule. C'est sottise & foiblesse que de penser qu'on doit croire & vivre par-tout comme en son village, & que les accidens qui y adviennent sont communs au reste du monde. Chacun appelle barbare ce qui n'est pas de son goût & de son usage; il semble que nous n'avons d'autre bouche de la vérité & de la raison,

que l'exemple des opinions & coutumes des pays où nous sommes. Or, il faut s'affranchir de ce préjugé, & se représenter comme en un tableau cette grande image de notre mère nature en son entière majesté; regarder un royaume, un empire & même la terre que nous habitons, comme le trait d'une pointe très-délicate, & y lire cette constante variété en toutes choses, les jugemens, les croyances, les coutumes, les loix, les mouvemens des états, les changemens de fortune, tant de victoires évanouies, tant de pompes & de grandeurs éphémères : c'est ainsi qu'on apprend à se connoître, à ne rien admirer, à ne trouver rien de nou-

veau ni d'étrange, à s'affermir & à vivre par-tout.

Tout ceci ne regarde que la liberté de jugement, nous avons encore une liberté de volonté, qui est aussi précieuse que l'autre. Elle consiste à n'affectionner que des choses justes, c'est-à-dire, que peu de choses; car les justes sont en petit nombre, & encore faut-il le faire sans violence & sans entêtement. Au reste, il faut bien savoir séparer nous-mêmes de nos charges publiques, & *discerner la peau de la chemise.*

Après ces dispositions, la première qualité qui constitue essentiellement la sagesse, c'est la vertu: c'est-à-dire une volonté ferme

& conſtante à ſuivre le conſeil de la raiſon ; car le bien, le but & la fin de l'homme, en quoi gît ſon repos, ſa liberté, ſon contentement, en un mot, ſa perfection en ce monde, eſt de vivre & d'agir ſelon la raiſon : or, ceci eſt en la puiſſance de l'homme, qui étant maître de ſa volonté, peut la diſpoſer & contourner ſelon qu'il lui plaît, & par conſéquent s'affermir à ſuivre toujours la raiſon, ou autrement à pratiquer toujours la véritable vertu, ſans s'arrêter & altérer ſon pas & ſes allures, pour le vent, le tems & les circonſtances. En ſe comportant ainſi, on eſt homme de bien eſſentiellement & non par accident. On eſt

aussi homme de bien perpétuellement & également, en tout tems & en tous lieux. On agit selon soi; car on agit selon ce qu'il y a de plus noble & de plus excellent en soi, la raison étant une lumière naturelle & un rayon de la divinité.

Le sage doit ensuite régler ses desirs & ses plaisirs : c'est une opinion malade, fantasque & dénaturée, que de les condamner généralement. L'Être suprême est auteur du plaisir; & tout ce que nous devons faire, c'est d'en bien user : or, cela consiste en quatre points, qui sont, peu, naturellement, modérément, & par rapport à soi.

Peu. Il faut desirer peu. Un moyen

affuré de braver la fortune, & de lui couper toutes les avenues fâcheufes, c'eft de retrancher fort court fes defirs, & ne fouhaiter que bien peu ou rien. Celui qui ne defire rien, quoiqu'il n'ait rien, équivaut à celui qui eft riche & qui jouit de tout. On eft toujours riche en contentement, quand on eft pauvre en defirs. C'eft reffembler aux bienheureux qui font heureux, non par ce qu'ils ont, mais parce qu'ils ne defirent rien.

Naturellement. Il y a deux fortes de defirs & de plaifirs, les uns naturels, les autres artificiels ou de fantaifie. Les premiers font juftes & légitimes : c'eft ce que la nature demande pour la confervation de fon être, & qu'on trouve

par-tout ſous ſa main. Les autres plaiſirs ne ſont que des opinions qui dépendent de notre opinion & de nos préjugés, & que le ſage ne doit pas connoître.

Modérément. Jouir des plaiſirs modérément, c'eſt en jouir ſans dommage d'autrui, ni de ſoi; c'eſt-à-dire, ſans manquer à ſes devoirs.

Par rapport à ſoi. Cela ſignifie que la carrière de nos deſirs & de nos plaiſirs, doit être circonſcrite & bornée autour de nous. Quand on ſait bien régler ſes deſirs, on eſt préparé à obſerver cette grande règle de la ſageſſe, qui eſt de ſupporter également l'une & l'autre fortune. Nous avons deux fortunes à craindre, la bonne & la mau-

vaiſe. La proſpérité que le vulgaire ambitionne tant, eſt un fardeau dont le ſage doit s'abſtenir. C'eſt à tort qu'on appelle biens, honneurs, richeſſes, puiſqu'elles ne forment point l'homme bon, ne réforment point le méchant, & ſont communes à l'un & à l'autre. La proſpérité enfle le cœur, & nous emporte au-delà de nous. L'ame perd ſon équilibre, & ne retrouve plus ni paix ni tranquillité; pour prévenir ce malheur, il faut être attentif à ſe modérer; & c'eſt du moins un combat auquel la médiocrité ne nous expoſe point.

Il eſt encore plus difficile de ſupporter l'adverſité. Il y a deux ſortes de maux dans la vie: les uns vrais

& naturels, comme les maladies, les douleurs, la perte des chofes que nous aimons; les autres faux & imaginaires. Les premiers font inévitables: endurer & fouffrir, c'eft le propre de l'homme. Il n'y a point d'accident fi fâcheux qui n'ait quelque foulagement, & la prifon la plus obfcure n'interdit point les chanfons. Après tout, la fortune peut bien nous rendre pauvres, malades, affligés, mais non pas vicieux, ni lâches; elle ne fauroit nous ôter la probité, le courage & la vertu.

C'eft une première réflexion, qui doit tempérer beaucoup nos douleurs. La feconde auffi importante à faire, c'eft d'en venir à la bonne foi,

foi, à la justice & à la raison, lorsque nous souffrons. Souvent nous nous plaignons injustement; car s'il nous est souvent survenu du mal, plus souvent encore avons-nous éprouvé du bien. Il faut donc compenser l'un par l'autre: mais nous sommes ingénieux à nous tourmenter. Semblables aux sangsues, nous tirons le mauvais sang & laissons le bon. S'il nous arrive quelque malheur, nous nous tourmentons & oublions tout le reste. Dans ce fâcheux moment nous nous disons malheureux en toutes choses. Une once d'adversité nous cause plus de déplaisir que dix mille de prospérité ne nous donnent de satisfaction.

Quoi qu'il en ſoit, le grand emplâtre à tous les maux, c'eſt l'habitude & la méditation. L'habitude eſt pour le vulgaire ; la méditation pour le ſage. La méditation eſt ce qui donne la trempe à l'ame, qui la prépare, l'affermit contre tout aſſaut, la rend dure & impénétrable à tout ce qui veut l'entamer ou la pouſſer. Les accidens, quelque conſidérables qu'ils ſoient, ne peuvent donner un grand coup à celui qui ſe tient ſur ſes gardes, & qui eſt prêt à les recevoir. Or pour avoir cette prévoyance, il faut ſavoir que la nature nous a mis ici en lieu fort ſcabreux, où tout branle ; que ce qui eſt arrivé à un autre nous peut

arriver auſſi ; que ce qui penche ſur nous peut tomber ſur tout le monde ; & enfin qu'en toutes les affaires qu'on entreprend, on doit s'attendre aux inconvéniens qui peuvent arriver, afin de n'être point ſurpris.

Tout ceci regarde la conduite intérieure du ſage ; quant à l'extérieur, la première choſe qu'il faut obſerver, eſt de choiſir pour ſa compagnie, des hommes fermes, habiles & d'un bon eſprit ; car l'ame ſe fortifie avec eux, au lieu qu'elle s'abatardit & ſe perd avec les eſprits bas & foibles. La ſeconde eſt de ne point craindre les corrections ni les vérités dures. Il faut une ſociété forte & virile ; il faut être

mâle, courageux à reprendre & à ſupporter d'être repris. C'eſt un plaiſir fade d'avoir à faire à des gens qui cèdent, flattent & applaudiſſent. La troiſième eſt de viſer & tendre toujours à la vérité, la reconnoître & lui céder ingénûment & gaiement, de quelque part qu'elle vienne. C'eſt une plus belle victoire de ſe bien ranger à la raiſon, & de ſe vaincre ſoi-même, que de vaincre ſa partie.

Il n'eſt pas toujours néceſſaire de dire tout; mais il faut que ce que l'on dit ſoit vrai. Il ne s'agit pas de tromper, ni de ruſer; mais de ſe garder de l'être. Le point de l'art eſt de marier la prudence avec l'innocence & la vérité: le

temps peut beaucoup ici ; la précipitation est ennemie de la sagesse. Toutes choses ont leur saison, les bonnes même, que l'on peut prendre hors de propos. Pour connoître l'occasion & la saisir, il faut avoir l'esprit fort, éveillé & patient, afin de la guetter, de l'attendre, de la voir venir, de s'y préparer & de la prendre au point convenable.

Voici le chef-d'œuvre de la sagesse : c'est de nous apprendre à mourir. Celui-là n'a pas mal employé sa vie, qui a appris à bien mourir, & il n'en a pas fait au contraire un bon usage, s'il ne sait pas bien achever. L'art de mourir consiste à ne pas perdre de vue nos vices

& nos défaut, à se tenir toujours prêt, & à quitter ce monde volontiers. Oh! la belle chose que de pouvoir achever sa vie avant sa mort; tellement qu'il n'y ait plus rien à faire qu'à mourir, que l'on n'ait plus besoin de rien ni du tems ni de soi-même; mais que pleinement satisfait, l'on s'en aille content! Eh! qui pourroit troubler cette satisfaction? la mort est l'affranchissement de tous maux & le port de la vie.

« Jamais la mort présente ne fit mal à personne, & aucun de ceux qui l'ont essayée & savent ce que c'est, ne s'en est plaint: si la mort est dite mal, c'est donc de tous les maux le seul qui ne fait

point de mal...... Au reſte il ne peut y avoir aucune raiſon de la craindre, car on ne ſait ce que c'eſt. Pourquoi & comment craindra-t-on ce que l'on ne ſait ce que c'eſt ?... Craindre la mort, c'eſt faire l'entendu & le ſuffiſant, c'eſt feindre de ſavoir ce que perſonne ne ſait ».

D'ailleurs inutilement ſe fâcheroit-on de mourir, puiſque la mort eſt naturelle, néceſſaire, inévitable, juſte & raiſonnable. Elle eſt naturelle, car tout homme eſt mortel, & ſe fâcher de mourir, c'eſt ſe fâcher d'être homme. Elle eſt néceſſaire & inévitable par la nature & conſtitution propre de l'homme. Enfin elle eſt juſte & raiſon-

nable; parce qu'il convient d'arriver où l'on ne ceſſe d'aller. Si l'on craint d'y arriver, il ne faut pas cheminer, mais s'arrêter ou rebrouſſer chemin: ce qui eſt impoſſible. Si nous ne voulions pas mourir, il ne falloit pas naître. On ne vient point à d'autre marché dans ce monde que pour en ſortir. Le premier jour de la naiſſance eſt le premier pas que l'on fait vers la mort. Quel parti doit donc prendre le ſage à cet égard? c'eſt de vivre ſans s'inquiéter de la mort, de ſe tenir prêt à la recevoir à toute heure; de ne point la chercher, mais de l'attendre.

CHAPITRE VI.

Abbadie.

JACQUES Abbadie naquit en 1654, à Naï, ville de France, ſituée à quatre lieues de Pau en Béarn. Quoique ce philoſophe jouiſſe d'une grande réputation, on ne connoît guère la manière dont il a vécu; on ignore même quels étoient ſes parens. Un miniſtre de Naï prit ſoin de ſon éducation. Il fut envoyé ſucceſſivement à Saumur, à Puilaurens & à Sédan, pour y étudier la philoſophie & la théologie. Ce fut dans la dernière de ces trois villes, qu'il reçut le titre de docteur.

Quelques auteurs prétendent que ſon premier voyage fut en Hollande. Le P. *Niceron* dit au contraire qu'il vint à Paris où il fit connoiſſance avec le comte *d'Eſpence*, premier écuyer de l'électeur de Brandebourg, qui l'engagea à le ſuivre à Berlin. En arrivant, ce ſeigneur lui procura la place de miniſtre de l'électeur, dans l'égliſe françoiſe de Berlin, qu'il conſerva quelques années. Pendant ſon ſéjour dans cette ville il fit pluſieurs voyages en Hollande, pour faire imprimer des ouvrages qu'il avoit composés. Celui qui le fit connoître plus avantageuſement fut un *Traité de la vérité de la Religion chrétienne* en deux volumes.

Ce livre enleva tous les ſuffrages.

Le maréchal *de Schomberg*, inſtruit du mérite d'Abbadie, réſolut de ne rien oublier pour ſe l'attacher. Ses ſollicitations & ſes lumières déterminèrent enfin notre philoſophe à le ſuivre en Irlande ſur la fin de l'été de 1689; mais ce maréchal ayant été tué le 22 Juillet de l'année 1690, à la bataille de Boyne, Abbadie quitta l'Irlande & ſe rendit à Londres.

Il fut reçu dans cette grande ville comme il méritoit de l'être. On commença d'abord à le placer à l'égliſe françoiſe de Savoye en qualité de miniſtre. Peu de tems après le doyenné de Kilaw en Irlande, étant venu à vaquer, on

le promut à cette dignité, dont il a joui jusqu'à sa mort. Il revint cependant encore en Hollande pour y faire imprimer ses ouvrages, lesquels roulent presque tous sur des matières de controverse ou de religion, à l'exception de *l'Art de se connoître soi-même*, en deux parties in-12. Ce livre jouit d'une estime universelle. Il a été réimprimé plusieurs fois & on l'a traduit en diverses langues.

Les voyages & les travaux avoient beaucoup altéré la santé de notre philosophe : il mourut de maladie à Sainte Marie-la-Bonne près de Londres le 25 Septembre 1727, âgé de 73 ans.

Personne n'a peut-être été doué

d'une

d'une mémoire auſſi prodigieuſe qu'Abbadie. Il compoſoit ſes ouvrages dans ſa tête, & ne les écrivoit qu'à meſure qu'il les faiſoit imprimer. Cet avantage extraordinaire qu'il avoit de retenir tout l'enſemble d'une compoſition, nous a privés de deux livres importans qui étoient une *nouvelle manière de prouver l'immortalité de l'ame* & des *notes ſur le commentaire philoſophique de Bayle.*

Principes d'ABBADIE sur l'art de se connoître soi-même.

LE premier principe de la connoissance de soi-même est que l'homme est très-peu de chose. Tous ses âges lui apportent quelque foiblesse, quelque misère particulière. L'enfance n'est qu'un oubli & une ignorance de soi-même; la jeunesse qu'un emportement, & la vieillesse qu'une mort languissante, sous les apparences de la vie, tant elle est suivie d'infirmités. Le corps de l'homme est le centre des infirmités. Son esprit est rempli d'erreurs, & son cœur d'affections peu réglées. Il souffre par la considéra-

tion du passé qu'on ne peut rappeller & par celle de l'avenir qui est inévitable. Son esprit veut toujours connoître, & son cœur ne cesse de desirer.

Quand il est dans l'indigence, il fait seulement des vœux pour avoir le nécessaire; lorsqu'il a le nécessaire à la nature, il demande le nécessaire à la condition. Est-il parvenu à cet état, il cherche ce qui peut satisfaire sa cupidité, & après avoir obtenu tout ce que son cœur semble pouvoir desirer, il forme encore de nouveaux desirs.

Tel est l'homme en général; pour le connoître en particulier, il faut savoir quels sont ses devoirs & ses obligations naturelles.

Cette connoiſſance eſt fondée ſur deux principes. Le premier eſt que naturellement nous nous aimons nous-mêmes ; le ſecond, qu'avec ce penchant à nous aimer, nous avons encore une raiſon pour nous conduire.

Nous nous aimons naturellement nous-mêmes ; c'eſt une vérité de ſentiment. Nous ſommes capables de raiſon, c'eſt une vérité de fait. La nature nous porte à faire uſage de la raiſon pour diriger cet amour de nous-mêmes, parce que nous ne pouvons nous aimer véritablement ſans employer nos lumières à chercher ce qui nous convient : or, dans cette recherche nous apprenons qu'il eſt de notre

intérêt bien entendu, de pratiquer la tempérance, la justice, la modération, la bienfaisance, & en général toutes les vertus qui composent nos devoirs envers nous & envers les autres.

Tout cela peut se réduire à ces deux facultés de l'homme, sentiment & raison; la raison est le conseiller de l'ame; le sentiment est comme la force ou le poids qui la détermine. Par la raison nous comparons dans nos actions l'une avec l'autre. L'ame considère non-seulement ce qui lui donne du plaisir dans le moment, mais encore ce qui peut lui en donner dans la suite : elle compare le plaisir avec la douleur; le bien présent avec le

bien éloigné ; le bien qu'elle eſpère avec les dangers qu'il faut courir ; & elle ſe détermine ſelon l'inſtruction qu'elle reçoit dans ſes différentes recherches, ſa liberté n'étant que l'étendue de ſes connoiſſances, & l'obligation où elle eſt de ne choiſir qu'après avoir examiné.

Ainſi, nous ne ſommes point avares, lorſque nous craignons de faire tort à notre honneur par les baſſeſſes de l'intérêt : la crainte des maladies nous porte à fuir les excès. Enfin, l'amour-propre nous rend modérés & circonſpects ; & par orgueil nous paroiſſons humbles & modeſtes.

Nous ſommes ſur-tout jaloux de la bonne opinion des autres, &

de quelle manière que nous obtenions cette eſtime, ſoit réelle ou apparente, notre amour-propre en eſt flatté ; delà naiſſent la préſomption, la vanité, l'ambition & la fierté.

Le deſir exceſſif que nous avons de nous faire eſtimer des autres, fait que nous deſirons avec paſſion d'être doués des qualités qu'ils eſtiment, & que nous craignons extrêmement d'avoir des défauts qui nous faſſent tort dans leur eſprit, ou de nous trahir nous-mêmes en ne donnant point une opinion aſſez avantageuſe de nous. Or, comme on ſe perſuade ce qu'on deſire & ce qu'on craint fortement, ou nous concevons une trop bonne

opinion de nous-mêmes, ou nous tombons dans une excessive défiance de nous. Le premier de ces défauts s'appelle *présomption ;* le second, *timidité.* La présomption est un orgueil confiant, & la timidité un orgueil qui craint de se trahir.

La vanité consiste dans l'usurpation des avantages qu'on n'a point, ou dans l'exagération de ceux qu'on a : son aliment le plus ordinaire est le luxe. La broderie & la dorure entrent dans la raison formelle de l'estime. On donne son estime & sa considération à des chevaux, à des équipages, à des ameublemens, à des livrées, & la parure du corps partage la gloire, qui

nous paroît être la plus brillante parure de l'ame.

La vanité se nourrit encore de l'ostentation. On se pique d'avoir de l'esprit, & on fait tout ce qu'il faut pour persuader qu'on en a véritablement. On contredit les autres, afin qu'on croie qu'on a plus de lumières qu'eux. On dédaigne ceux qui en savent plus que nous, afin qu'ils ne nous humilient pas. On parle avec un ton de confiance des choses qu'on connoît d'une manière très-superficielle, afin de faire croire qu'on les entend parfaitement; en un mot, dans les discours, dans les actions, on se ment sans cesse à soi-même; c'est-à-dire, qu'on tâche de persuader aux autres qu'on

poſsède des qualités qu'on ſait bien ne point avoir.

L'ambition eſt un deſir de s'élever au-deſſus des autres, deſir qui produit l'envie, ſentiment implacable qui vit autant que le mérite ſubſiſte. On vous pardonnera les derniers outrages qu'on aura reçus de vous; mais on ne vous pardonnera pas vos bonnes qualités.

L'orgueil & la fierté ſont une ſorte d'ivreſſe de l'ame. L'orgueil eſt à-peu-près égal dans tous les hommes : dans les uns, il ſe manifeſte davantage ; dans les autres, il eſt plus caché. Tous ne penſent pas également à ſe faire conſidérer, parce qu'il y en a beaucoup à qui la pauvreté donne des occupations

plus pressantes; mais tout le monde a du penchant pour la considération. L'orgueil vit de l'erreur des autres, & des illusions qu'il se fait à lui-même; pour se guérir de ces illusions, il faut modérer l'amour-propre.

C'est ainsi qu'en se connoissant, on pourra se prémunir contre ses défauts & acquérir des perfections.

CHAPITRE VII.

Duguet.

Le chef-d'œuvre de la morale seroit sans doute de former un bon souverain : l'influence qu'il a sur les autres hommes, rend cette tâche infiniment précieuse, & les

philosophes qui en ont fait l'objet de leurs travaux, ont acquis des droits immortels à la reconnoissance des nations. Aucun ne s'en est occupé plus dignement, que celui dont nous allons parler. Il s'en est acquitté d'une manière qui répond parfaitement à l'importance du sujet, & nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur offrant l'exposition de ses principes. Cette connoissance même ne sera pas sans utilité pour eux; car les devoirs de l'homme étant inséparables de ceux du monarque, il s'ensuit que l'ouvrage qui traite de ces devoirs, peut contribuer efficacement à l'instruction des particuliers.

Jacques-Joseph Duguet naquit à Montbriſon, petite ville du Forez, le 9 Décembre 1649 ; ſon père étoit avocat du roi ; ſa mère s'appelloit *Marguerite Colombet*. Après avoir fini ſes études, il voulut entrer dans la congrégation de l'oratoire, & ſon père lui en donna la permiſſion : c'eſt dans cette compagnie qu'il reçut tous les ordres ſacrés ; il fut ordonné prêtre au mois de Septembre de l'année 1677 ; mais dans la ſuite ayant eu des ſujets de mécontement, il quitta la congrégation, & ſe rendit à Bruxelles où ſe trouvoit alors le célèbre *Arnaud* avec lequel il a toujours eu d'étroites liaiſons. Il éprouva néanmoins le deſir de revoir

Paris, & il revint ſans autre but que celui de pouvoir y vivre inconnu.

Mais s'étant occupé dans ſa retraite à compoſer quelques ouvrages ſur des matières de religion, il ne lui fut pas libre de ſe cacher long-tems; la réputation qu'ils lui acquirent, parvint au père *Tellier*, confeſſeur du roi. Ce jéſuite cherchoit alors un bon écrivain, qui fût en état de répondre à une diſſertation théologique qui venoit d'être imprimée. Il voulut en charger notre philoſophe; mais Duguet ne crut pas devoir entrer dans cette controverſe; & pour ſe souſtraire aux ſollicitations du père *Tellier*, il ſe retira dans le Piémont, chez

l'abbé de l'abbaye de Tamied, qui étoit son ami. Il y arriva dans un tems où le duc de Savoie projettoit avec cet abbé un ouvrage pour l'éducation du prince son fils, que ses alliés destinoient à monter sur le trône d'Espagne.

L'abbé cherchoit à découvrir quelqu'habile homme qui fût en état d'exécuter une pareille entreprise. L'arrivée de Duguet le tira d'embarras : connoissant l'étendue de ses lumières, il ne balança plus sur le choix qu'il devoit faire. Il en fit part au duc de Savoie. Ce prince voulut voir Duguet ; & les conversations qu'il eut avec lui, répondirent à la haute idée qu'on lui avoit donnée de son mérite.

Notre philosophe commença donc à travailler dans l'abbaye même où il jouissoit d'un grand loisir, & de beaucoup de tranquillité. De retour à Paris, en 1715, il acheva les deux premières parties de son ouvrage, & les fit passer au duc de Savoie. Il composa les deux autres parties à Paris; mais on ignore en quel tems elles furent achevées; car d'autres occupations interrompirent son travail. Ce ne fut qu'après sa mort arrivée à Paris le 25 Octobre 1733, qu'on trouva dans ses papiers le traité complet de l'Institution d'un prince. Cet ouvrage fut imprimé en 1740, & nous ne croyons pas trop avancer en disant que c'est une des plus bel-

les productions qui aient paru depuis la renaiſſance des lettres.

Principes de DUGUET *ſur l'art de gouverner les hommes.*

UN prince véritablement digne de commander, eſt un des plus précieux préſens que le ciel puiſſe faire à la terre; mais la nature ne ſuffit pas pour le rendre tel; il faut qu'une excellente éducation y contribue. Les princes ſont rarement inſtruits de leurs devoirs; ils ſe livrent au plaiſir de régner ſans s'informer des juſtes bornes de l'autorité dont ils ne ſont que les dépoſitaires.

L'orgueil, poiſon ſecret de la

ſouveraine puiſſance, leur perſuade qu'ils peuvent tout & les livre entièrement aux erreurs de ceux qui les flattent. La vérité les offenſe ou leur devient indifférente : ils confondent la juſtice & la raiſon avec leur volonté particulière. Amollis par les délices, ils abandonnent à d'autres le poids de l'état & des affaires. Ils ne veulent être inſtruits que de ce qui ne trouble point leur repos. Tout eſt bien gouverné, parce que tout ce qui les environne n'offre à leurs yeux que l'image de l'abondance & du bien-être. Leur magnificence & leur gloire doivent être la fin de tout : ſe nourriſſant des reſpects exceſſifs de ceux qui les entourent, ils ſubſti-

tuent l'éclat & la pompe à la grandeur véritable. Ils n'ont que l'appareil & la repréſentation de l'auguſte place qu'ils occupent, ſans en avoir le fond & la vérité. Enfin, ils vivent & meurent ſans connoître, ni l'origine de leur pouvoir, ni ſon uſage légitime, ni le compte qu'ils en doivent rendre. Ils ſont toute leur vie étrangers au peuple dont ils ont ignoré les beſoins, négligé le bonheur, mépriſé les gémiſſemens; & pour ne s'être occupés que d'eux-mêmes & de leurs intérêts, ils ont toujours oublié ce qu'ils devoient être.

Cependant, quand le ſouverain compare ſon élévation & ſa grandeur avec lui-même, qu'il examine

ce qu'elle a de réel par rapport à lui, il découvre aisément que cette grandeur lui eſt étrangère, c'eſt-à-dire, qu'il n'en eſt pas la ſource, qu'elle lui eſt ſeulement prêtée, & qu'elle lui eſt comme appliquée par le dehors, ſans pouvoir jamais lui appartenir en propre, parce que la ſouveraineté, dans ſa ſource, n'appartient qu'à Dieu ſeul, en qui le ſuprême pouvoir réſide en eſſence, & dont il ne peut ſe départir envers l'homme, qu'en lui cédant la gloire de la divinité & le privilège de la création : ce qui eſt impoſſible.

Ainſi, le prince ſe trouve ſoumis à l'Etre ſouverain comme le reſte des hommes. Il eſt comme le moindre d'entr'eux, dépendant en

tout de ſon extrême puiſſance, & il éprouve qu'il eſt individuellement le même, quoiqu'il ait ſur les autres une autorité qui ne convient qu'à lui ſeul. Sujet aux mêmes foibleſſes, il a eu dès ſon enfance, beſoin des mêmes ſoins, & il aura la fin commune. La ſouveraineté ne donne par elle-même aucun avantage perſonnel d'eſprit ou de corps, elle ne peut être identifiée avec le mérite : elle n'eſt le remède d'aucun défaut, elle ne ſert au contraire qu'à les rendre plus ſenſibles ; & la grandeur qui élève le ſouverain au-deſſus des hommes, le laiſſe quelquefois fort au-deſſous de pluſieurs de ſes ſujets, s'il n'eſt élevé que par ſa place, &

s'il n'eſt grand que par ſon pouvoir.

En vérité c'eſt une choſe honteuſe & qui tient du prodige, qu'on ſoit le premier par le rang, & après beaucoup d'autres par le mérite; car l'ordre naturel demande que ces deux ſortes de prééminences ſoient unies, & que la tête qui domine le corps, ſoit le ſiége de la raiſon. Cela n'empêche pas que preſque tous les ſouverains concluent de ce qu'ils ſont rois, qu'ils méritent de l'être; & qu'aucun de leurs ſujets ne peut être plus eſtimable qu'eux, puiſqu'ils leur ſont tous ſoumis; mais s'ils connoiſſoient toute l'étendue de leurs devoirs, ils conviendroient qu'il eſt plus difficile d'être homme de mérite dans

leur état que dans celui du moindre de leurs sujets.

Les honneurs qu'on rend à cette place éminente enivrent aisément celui qui l'occupe: cependant c'est une erreur très-grossière que de s'attribuer à soi-même un honneur qui n'est dû qu'à l'autorité seule, & croire mériter tout ce que mérite sa place. Ce sont deux choses fort différentes, que son caractère & sa personne; tous les respects s'adressent au premier & aucun n'est directement pour le second: car il y a des grandeurs naturelles & il y en a d'autres d'institution. Les unes sont des qualités réelles de l'esprit ou du cœur; les autres sont des distinctions de rang & d'au-

torité, telles que la qualité de prince ou de roi. Il est dû de l'honneur à toutes, mais il ne leur est pas également dû de l'estime. L'honneur & l'estime s'unissent quand il s'agit des grandeurs naturelles ; mais l'honneur demeure séparé de l'estime quand il ne s'agit que des grandeurs d'institution. Il est juste d'honorer l'autorité & d'y être soumis ; mais il n'est pas juste qu'un prince exige l'estime par le titre seul de l'autorité. Quand le souverain aura des vertus estimables, il méritera d'être estimé : mais lorsqu'il n'aura pour lui que son pouvoir, on devra du respect à l'autorité, mais non pas de l'estime à la personne.

I,

I. Il eſt donc néceſſaire qu'un prince ſache bien ſéparer l'honneur qu'on lui doit toujours de celui qu'on peut lui refuſer ſans être injuſte ; & qu'il diſtingue bien auſſi les moyens de ſe faire rendre l'un, de ceux qui peuvent lui mériter l'autre. Il eſt vrai qu'il eſt plus aiſé d'éblouir par une magnificence qui ne coûte rien au prince, mais ſeulement aux ſujets, que de ſoutenir par un mérite univerſel la majeſté de la ſouveraine puiſſance. On met à la place de l'intérieur, qui eſt pauvre & miſérable, un dehors chargé de clinquant ſous lequel on croit cacher ſa miſère. Cette décoration trompe le prince, mais ne trompe guère que

lui. Quiconque eſt véritablement digne de gouverner, n'a pas beſoin de ces foibles reſſources; il doit continuellement ſe rappeller cette maxime d'un des plus grands empereurs qu'aient eu les romains; « ce n'eſt pas la magnificence extérieure, mais le courage & la vertu qui donnent du poids & de la dignité aux ſouverains ».

II. Après s'être bien convaincu de l'étendue de ſon pouvoir & de ſes bornes, un prince doit tâcher de connoître les hommes qui lui ſont ſoumis, afin de ne pas les gouverner au haſard, mais d'employer au contraire la raiſon & l'intelligence; il doit entrer dans leurs véritables beſoins, ſatisfaire

leurs juſtes inclinations, ce qu'ils ont de bon, & s'oppoſer à conſerver ce qu'ils ont d'injuſte. Il eſt encore obligé d'en faire une étude particulière pour connoître leurs talens, leur mérite & leur capacité par rapport aux emplois. A la vérité rien n'eſt plus difficile à acquérir que cette connoiſſance, parce qu'on ne voit pas l'intérieur de l'homme & que les dehors nous induiſent ſouvent en erreur. Comment découvrir le mérite ſous les apparences qui le cachent, & le vice ſous une parure qui l'embellit.

Rien n'eſt plus propre à produire cet effet qu'une étude ſérieuſe de la morale, qui doit être la baſe

de la ſcience des rois, parce qu'elle leur apprend à connoître les hommes & à découvrir les motifs de leurs actions juſques dans leur principe. D'après cette connoiſſance, ils peuvent prévoir ce que ces mêmes hommes feront, auſſi ſûrement que s'ils avoient aſſiſté à leurs conſeils, ménager leurs eſprits, les conduire plus ſûrement par leurs inclinations que par tous les autres moyens, & les préparer par des vertus moins parfaites à des vertus plus éminentes.

De cette connoiſſance générale de l'homme qui fait la premiere partie de la morale, le prince doit paſſer à la connoiſſance de lui-même qui en eſt la ſeconde. Il doit

defcendre dans fon propre cœur pour en étudier tous les mouvemens, & pour connoître par cette étude tout ce qui eft capaple de remuer les autres hommes ; car ils conviennent tous dans certaines chofes qui les intéreffent également quoïqu'ils en faffent différens ufages & qu'ils fe partagent entr'eux par mille diverfités qui ne viennent point des principes, mais de l'application qu'ils en font.

Il peut juger par fa propre expérience que tous les hommes veulent être heureux ; que tous n'ont que ce deffein dans tout ce qu'ils font ; que tous ne s'uniffent que pour y réuffir plus facilement par le mutuel fecours qu'ils fe prê-

tent; que c'eſt par l'eſpérance d'être plus ſûrement & plus long-temps heureux, qu'ils ſe ſoumettent à un roi, pour qu'il leur en procure les moyens & qu'il ſoit en état de lever tous les obſtacles que les particuliers ne ſauroient ſurmonter.

Les conſéquences de ces vérités fécondes s'offrent naturellement au prince; il doit étudier enſuite ce qu'il deſire lui-même pour être heureux; ce qui eſt juſte dans ſes deſirs & ce qui ne l'eſt pas; & ce qu'il découvre en lui-même, il peut le conclure de ſes ſujets, même des plus petits, ſans craindre de ſe tromper.

Il eſt encore un moyen de con-

noître les hommes, c'eſt d'être attentif à tout ce qu'on voit, à tout ce qu'on entend & d'en faire l'objet de ſes réflexions. Les hommes ne peuvent pas toujours ſe déguiſer ni vivre dans la gêne. L'artifice eſt moins perſévérant que le naturel, & quand un prince a des yeux attentifs, il apperçoit la vérité, quelle que ſoit l'affectation qui la déguiſe. Les paſſions changent, en changeant elles ſe trahiſſent; il n'y a que le vrai qui ſoit égal. La vertu n'a qu'un viſage, le mérite, ſoit qu'on le connoiſſe, ſoit qu'on l'ignore, n'a d'autre intérêt que d'être ce qu'il eſt: mais tout ce qui s'efforce de lui reſſembler eſt trop inquiet pour lui reſſembler long-temps.

III. Le premier fruit qu'un prince tire de la connoissance des hommes est de se précautionner contre les flatteurs; il y a deux grands moyens de les écarter: le premier est de ne leur point donner retraite dans son propre cœur, & de n'être pas à soi-même son premier courtisan. Le plus dangereux de tous les flatteurs, & celui qui donne accès à tous les autres, est l'amour-propre.

Le second moyen est d'aimer la vérité, de le déclarer hautement, de vouloir qu'on la dise sur toute sorte de sujets, sans détour & sans subterfuge. Une telle déclaration renouvellée dans des occasions importantes produit deux grands

effets : elle donne accès aux gens de bien, & met en fuite les imposteurs.

Quand un souverain a le bonheur de n'admettre auprès de lui que des personnes vraies, il est assuré de vivre heureux & tranquille & de règner sur le cœur de ses sujets, sorte d'empire qui constitue sa véritable félicité ; leur plus grande prospérité doit être le terme de son ambition, il doit se rappeller le regret de Titus sur la perte d'un seul jour ; ce qui signifioit : Aujourd'hui j'ai eu le malheur de ne vivre que pour moi ; j'ai demeuré dans la condition d'un simple particulier ; j'ai trahi l'espérance de mon peuple, &

je n'ai rien fait qui ſoit digne de ma place.

Un ſouverain doit encore être eſclave de ſa parole & ne jamais employer la diſſimulation; ſi elle eſt un crime dans tous les hommes, elle eſt bien moins excuſable dans un prince qui, jouiſſant de l'antorité ſouveraine, eſt moins expoſé que les particuliers à cette honteuſe lâcheté.

IV. Quant à ſes devoirs; le premier eſt de rendre la juſtice. En effet être roi, c'eſt la même choſe qu'être juge; le trône eſt un tribunal, & la ſouveraine autorité, le pouvoir ſuprême de rendre la juſtice; c'eſt-à-dire de conſerver l'ordre, car juſtice & ordre ſont

ſynonimes. L'ordre conſiſte en ce que l'égalité ſoit gardée, & que la force ne tienne pas lieu de loi; que ce qui eſt à l'un ne ſoit pas expoſé à la violence de l'autre; que les liens communs de la ſociété ne ſoient pas rompus; qu'aucun intérêt particulier ne prévaille ſur le bien public; que l'artifice & la fraude ne l'emportent jamais ſur l'innocence & la ſimplicité; que tout ſoit en paix ſous la protection des loix, & que le plus foible d'entre les citoyens ſoit mis en ſûreté par l'autorité publique.

Le ſecond devoir d'un ſouverain eſt d'inſpirer à ſes ſujets l'amour de toutes les vertus, d'où

dépend le bien de l'état ; car s'il bornoit ses soins à le remplir de biens & de richesses sans penser à rendre ses sujets plus vertueux, il ne feroit que servir de ministre à la cupidité des hommes, & il négligeroit la fin principale du gouvernement, en laissant périr les mœurs, & en contribuant même à les corrompre par les richesses, au lieu de travailler à les rendre plus innocentes & plus pures.

Il faut sur-tout s'attacher à inspirer cet amour de la patrie dont les grecs & les romains ont donné de si grands exemples. Chaque citoyen romain se regardoit comme une partie de la république, qui devoit se rapporter au tout ; il croyoit

croyoit devoir à ce tout ſa liberté, ſa fortune & ſa vie: il étoit prêt à lui ſacrifier ſes intérêts les plus chers, & ne trouvoit ſa ſûreté & ſa gloire que dans celles de l'état.

De-là, cette conſpiration générale pour le bien public; ce ſecours mutuel que les citoyens ſe prêtoient; cette ſollicitude pour le ſalut de la république; cet intérêt que le peuple prenoit aux délibérations & aux conſeils; cette application qu'avoient les ſimples particuliers à découvrir ce qui pouvoit contribuer au bien de l'état; cet eſprit de ſageſſe & de politique dont les artiſans même étoient capables.

De-là, l'amour de chaque ci-

toyen pour ſes frères ; la joie d'en avoir délivré quelqu'un dans les combats ; la diſpoſition à ſe ſecourir dans un péril commun ; la ſenſibilité pour le bien ou le mal des plus foibles ; la honte & la douleur de n'avoir pû ſauver un citoyen emmené captif ; le courage & la valeur pour ſervir de bouclier à ſes compagnons, & avec eux à tout l'état.

Enfin de-là l'attention à bien choiſir les généraux pour la guerre & les magiſtrats pour la juſtice ; l'intérêt qu'on prenoit à leur gloire & à leurs ſuccès ; la reconnoiſſance qu'on avoit de leurs ſervices ; l'honneur qu'on rendoit à leur perſonne & à leurs vertus.

Rien n'eſt plus important que de rendre aimables ces anciennes vertus. Un ſouverain ne doit rien négliger pour y parvenir, & voici quelques-uns des moyens qu'il peut employer à cet effet.

1°. Louez ces vertus pour en faire naître l'amour, & ſervez-vous de cet attrait pour élever le courage de pluſieurs au-deſſus des ſentimens bas & intéreſſés qui les tiennent courbés vers la terre & repliés ſur eux-mêmes.

2°. Témoignez au contraire un grand mépris pour toutes les paſſions qui n'ont pour objet que les ſens.

3°. Eloignez de tous les emplois ceux qui, ſans générosité, ne ſont

occupés que d'eux-mêmes & de leurs familles.

4°. Distinguez dans tous les états & dans toutes les conditions ceux qui ont donné quelques preuves de leur zèle pour le bien public.

5°. Marquez dans toutes les occasions de la haine pour le luxe & un grand amour pour la tempérance & pour la simplicité.

6°. N'ayez aucune considération pour les richesses : condamnez l'empressement à les acquérir, & faites connoître que toutes celles qui sont acquises en peu de temps vous sont suspectes.

7°. Faites grand cas de la probité, de l'honneur & de la fidélité,

& répandez la plus grande ignominie ſur les vices oppoſés.

8°. Ayez une attention perſévérante à protéger la vertu, à récompenſer le mérite & à punir le vice.

9°. Donnez vous-même par votre conduite un exemple plus efficace que les récompenſes & les châtimens.

L'attention à récompenſer le mérite & à punir le vice ſuffiroit ſeule pour bien régner ; car ce devoir renferme tous les autres & ſuppoſe toutes les grandes qualités dans le prince.

Il y a ſans contredit pluſieurs ſortes de mérite ; mais aucun ne doit être plus précieux au ſouve-

rain que celui des ſavans & des gens de lettres. Rien ne fait tant d'honneur à une nation que les ſciences, les lettres, les arts & la réputation d'avoir pluſieurs perſonnes qui y excellent.

Cette gloire de la nation réjaillit ſur le prince qui la gouverne. Elle ne ſe borne pas même à ſes états; elle s'étend auſſi loin que les ſciences : elle pénètre où elles ont pénétré; elle lui ſoumet parmi les étrangers tous ceux qui le regardent comme le protecteur de ce qu'ils aiment : elle lui conſerve parmi les peuples ennemis, un grand nombre de ſerviteurs zélés, capables de porter leurs citoyens à la paix, & de leur inſpirer pour

ce prince le même respect dont ils sont pénétrés.

On vient de toutes parts dans un royaume où l'on peut apprendre. On y séjourne avec plaisir & avec fruit; on rapporte en différens pays ce qu'on y a vu; les personnes savantes qu'on y a connues; on parle dans toutes les nations du mérite accompli du prince, de son discernement, de la protection qu'il donne aux lettres; de sa bonté pour tous ceux qui se distinguent par le savoir; du bonheur du peuple qu'il conduit avec tant de sagesse, & qui devient tous les jours par ses soins plus parfait & plus éclairé.

On va même jusqu'à considérer

le peuple comme devant ſervir de modèle aux autres. On tâche d'imiter ce qui s'y pratique : on le conſulte, on le prend pour juge. On étudie ſes maximes, ſon attachement aux anciennes loix : ſes opinions prévalent ſur celles des nations qu'on ſait être plongées dans l'ignorance.

C'eſt ainſi qu'en s'élevant par degrés à une vertu toujours plus pure, le prince ſe rend attentif & docile à la raiſon. Il le devient encore à la foi qui commande les mêmes choſes que les vertus purement humaines, mais en propoſant de plus grands motifs & de plus dignes récompenſes.

CHAPITRE VIII.

Wollaston.

CE philosophe naquit le 26 Mars 1659, à Coton-Clauford, dans le comté de Stafford, d'une famille très-ancienne & très-distinguée. Son père n'en étoit pas pour cela plus riche; sa fortune même étoit très-bornée. L'éducation du jeune Wollaston se ressentit de cette médiocrité. Ce ne fut qu'à l'âge de dix-ans que ses parens songèrent sérieusement à le faire étudier; ils l'envoyèrent à une école qu'on venoit de fonder à Sheuton, petit endroit où ils faisoient leur résidence.

Le maître de cette école lui apprit dans l'efpace de deux ans tout ce qu'il favoit; après quoi notre jeune homme fut au collége de Lichfield, ville du comté de Stafford; fon profeffeur dans ce collége, étoit véritablement inftruit; auffi avoit-il beaucoup d'écoliers parmi lefquels plufieurs lui étoient fincèrement attachés. Wollafton fut bientôt de ce nombre. Il donna même une preuve de fenfibilité rare pour fon maître; car ce dernier étant expulfé par les magiftrats à caufe d'une grande querelle qui s'étoit élevée au collége, le jeune Wollafton ne voulut point l'abandonner, il le fuivit dans fon exil & ne le quitta

point pendant trois ans que dura ſa retraite.

Ce ſpectale touchant de l'amitié d'un enfant envers ſon maître contribua beaucoup à déſarmer la ſévérité des magiſtrats ; ils rappelèrent le profeſſeur, & ſon zélé diſciple revint au collége avec lui.

Après avoir fini ſes études, s'il étoit plus avancé du côté du ſavoir, il ne l'étoit guère plus du côté de la fortune. Il fut obligé pour ſe ſoutenir, de remplir des places peu lucratives & fort au-deſſous de ſon mérite ; enfin, la mort d'un oncle qui le nomma ſon héritier, vint tout-à-coup changer ſa poſition.

Par cette mort, Wollaſton ſe

trouva possesseur d'un bien fort considérable. Un changement si grand & si imprévu dans sa fortune, n'en fit aucun dans sa façon de penser & de vivre. La philosophie qui l'avoit soutenu dans la détresse, ne l'abandonna point dans la prospérité. Comme il avoit supporté l'une avec courage, il jouit de l'autre avec modération.

Cependant il voulut partager sa fortune avec une compagne digne de lui : ses affaires l'ayant conduit à Londres, on lui offrit dans cette capitale, une demoiselle aimable & vertueuse nommée *Catherine Charleton*, fille d'un riche bourgeois ; il accepta cette offre, & ses noces furent célébrées le 29 Novembre

1689. Par cet engagement, il fut obligé de ſe fixer à Londres; mais le tumulte de cette grande ville, ni les occaſions de voir le grand monde, ne lui firent pas perdre le goût du recueillement; les douceurs de la ſociété de ſon épouſe, & les ſatisfactions de l'étude de la philoſophie le concentrèrent dans ſa maiſon. Il préféroit avec raiſon un contentement réel & ſolide à tout ce qu'on appelle honneurs & plaiſirs. Son indifférence étoit même ſi grande à cet égard, qu'il refuſa l'une des premières dignités de l'égliſe, parce que l'indépendance & la tranquillité lui paroiſſoient bien au-deſſus de toutes les diſtinctions mondaines. Il avoit des livres & du loi-

ſir, & il voulut en profiter; auſſi dans peu de tems il acquit une érudition prodigieuſe. Son premier ouvrage fut un poëme ſur l'Eccléſiaſte. Quoique les vers qui le compoſent ne ſoient pas ſans beauté, l'auteur en fut ſi mécontent dans la ſuite, qu'il fit ce qu'il put pour en ſupprimer les exemplaires.

Il avoit compoſé jadis une grammaire latine : cette grammaire lui parut néceſſaire pour l'inſtruction de ſa famille, & il la fit imprimer en 1703. Cela ſuppoſe qu'il avoit des enfans : ils étoient même en aſſez grand nombre; car ſon épouſe lui en donna onze. Cette digne compagne avec laquelle il vivoit dans la plus parfaite union,

& qui faisoit le bonheur de sa vie, n'eut pas la satisfaction de voir élever ses enfans. Elle mourut le 21 Juillet de l'année 1720.

On peut juger de la douleur que cette cruelle séparation dut causer à son époux, qui ne lui survécut pas long-tems. En 1722 il publia la première partie de son *Ebauche de la Religion naturelle.* Ne voulant que pressentir le goût du public, il n'en fit tirer qu'un très-petit nombre d'exemplaires; le succès ayant surpassé son attente, il n'hésita point à finir cet ouvrage. Il travailla pendant deux ans à préparer une nouvelle édition; mais à peine en avoit-il corrigé les épreuves, qu'il eut le malheur de se

casser un bras. Cet accident lui occasionna une maladie qui devint d'autant plus dangereuse, que la foiblesse de son tempérament ne put en supporter les suites, & il succomba le 29 Octobre 1724, âgé de 65 ans. Son corps fut inhumé à Great-Finborough, l'une de ses terres, dans la province de Suffolk.

L'*Ebauche de la Religion naturelle*, dont nous venons de parler, est, sans contredit, une des plus excellentes productions de l'esprit humain. On y trouve les principes de la pure équité naturelle, & de la rectitude intrinsèque des actes moraux. L'admiration fut presque universelle dès qu'il parut dans

l'état où il eſt aujourd'hui. Le débit en fut prodigieux. Plus de dix mille exemplaires furent enlevés dans l'Angleterre ſeule en peu de tems. Wollaſton ne jouit pas du fruit de ſon travail. Il n'étoit plus lorſqu'on lui faiſoit un accueil auſſi diſtingué. L'on peut même dire qu'il n'a été connu qu'après ſa mort ; car ſes autres productions ne ſont rien en comparaiſon de celle-ci. La reine d'Angleterre, qui eſtimoit les grands hommes, voulut conſerver à la poſtérité l'image de Wollaſton. Elle fit faire ſon buſte & le fit placer dans ſon jardin de Richemont avec ceux de *Newton*, de *Loke* & de *Clarke*.

Du bien & du mal moral ſuivant les principes de Wollaſton.

LE fondement de la religion naturelle conſiſte dans la différence du bien & du mal moral : ce bien & ce mal moral réſultent des actions des hommes qui ſont toujours ou bonnes, ou mauvaiſes, ou indifférentes. Je dis des actions, parce que les paroles ſeules ne ſont que les ſignes arbitraires de nos idées, ou les indices de nos penſées, tandis que les actions en ſont les propres effets ; ainſi, pour ſavoir ſi cet homme vit bien, s'il eſt vertueux, il ne faut pas s'en rapporter à ce qu'il dit, mais à ce qu'il

fait. On connoît si ce qu'il fait est bon, lorsque ses actions s'accordent avec une proposition vraie; car l'acte qui renferme une proposition fausse, est nécessairement mauvais, parce que cet acte n'est autre chose que la proposition même réduite en pratique.

Ceci est également vrai pour les omissions; d'où il suit que, 1°. quand un acte est mauvais, son omission est nécessairement bonne; & que lorsque l'omission est mauvaise, l'acte est nécessairement bon, par la raison des contraires.

2°. Qu'une action moralement bonne ou mauvaise, est par-là même juste ou injuste; car ce qui est injuste ne peut être bon; & ce qui

eſt mauvais, ne peut être juſte.

3°. Que tout acte & toute omiſſion qui contrarient une vérité ſont moralement mauvais à quelque degré; & qu'ils ſont indifférens, lorſqu'ils ne combattent ni n'appuient aucune vérité.

Concluons donc que la nature diſtinctive du bien & du mal moral conſiſte dans l'oppoſition ou la conformité qui ſe trouve entre les actes des hommes & la vérité des choſes; mais s'il y a un bien & un mal moral, il y a conſéquemment une religion naturelle; c'eſt-à-dire, une obligation de faire ce qui ne doit pas être omis, & de s'abſtenir de ce qui ne doit pas être fait. Ainſi, la loi de cette religion doit porter

que tout être intelligent, libre & capable d'agir, ſe comporte de manière à ne pas contredire la vérité par aucun de ſes actes, ou, pour mieux dire, qu'il traite chaque choſe comme étant ce qu'elle eſt. En ſe conduiſant de cette manière, l'homme peut coopérer à ſon bonheur; car la vérité y eſt intimement unie, puiſque c'eſt en la pratiquant que nous marchons vers une félicité véritable. C'eſt donc une choſe très-importante que de ſavoir ce qui conſtitue la félicité; car l'obſervation de nos devoirs en dépend.

La *douleur* conſidérée en elle-même eſt un mal réel, & le *plaiſir* un bien véritable. L'un eſt donc

à rechercher, & l'autre à éviter; mais il peut y avoir des plaiſirs qui comparés avec ce qui les accompagne, non-ſeulement ſont réduits à rien, mais encore dégénèrent en peines; comme par la même raiſon il peut y avoir des peines qui doivent être comptées parmi les plaiſirs.

Il faut donc bien diſtinguer un plaiſir réel de celui qui n'en a que l'apparence. Par plaiſirs réels, j'entends ceux qui ſont conformes à la raiſon; car ſi tout plaiſir & tout bonheur doivent conſiſter en quelque choſe d'agréable, ce qui ne convient point à la raiſon ne peut avoir un agrément réel pour une créature raiſonnable. Or, comme la vérité ſeule

s'accorde avec la raiſon, les véritables plaiſirs ſont ceux qui ne ſont pas incompatibles avec elle. Au reſte, par raiſon, on entend la faculté que poſsède un être intelligent de pouvoir examiner ſes propres idées, les comparer enſemble, & s'en former des vérités générales & fondamentales dont il puiſſe toujours être aſſuré.

Maintenant il s'agit de ſavoir ſi un homme peut toujours agir conformément à la vérité, lorſqu'il la découvre, ou qu'il la connoît. Voici quels ſont ſes devoirs là-deſſus.

Premièrement, plus un homme manque de pouvoir & d'occaſions pour faire une choſe, moins elle eſt d'obligation pour lui; ce qui

ſignifie qu'aucun homme n'eſt tenu de remplir ce qu'il n'a ni le pouvoir ni l'occaſion de faire.

En ſecond lieu, nos obligations doivent être proportionnées à nos facultés, au pouvoir & aux occaſions que nous avons d'agir.

Enfin, on doit s'efforcer de ſuivre la raiſon, de ne contredire aucune vérité de parole ni d'action, & de traiter, en un mot, chaque choſe comme étant ce qu'elle eſt.

Tels ſont les devoirs d'un être raiſonnable : tel eſt le ſommaire de ſa religion dont il ne peut, ſous aucun prétexte, omettre la pratique ; car chacun peut s'efforcer, chacun peut faire ce qu'il peut ; mais pour faire véritablement tout

ce

ce qu'on peut, il faut le vouloir ſans reſtriction, écouter la voix de ſa conſcience, & ne pas ſe diſſimuler ſes forces.

Tous ces préceptes ne regardent que l'homme ſeul ; il contracte en ſociété d'autres devoirs, parce qu'il ne vit pas uniquement pour ſoi, mais pour les autres hommes, comme ceux-ci vivent pour lui : il eſt donc obligé envers eux, & cette obligation qui renferme d'autres notions du bien & du mal moral, eſt d'autant plus indiſpenſable, qu'il eſt impoſſible qu'un homme puiſſe mener une vie abſolument privée.

L'homme eſt un animal ſociable. Quand il pourroit ſe ſuffire à lui-

même dans l'âge de la force & de la ſanté, les ſecours de ſes pareils ne lui ſeroient pas moins néceſſaires dans ſon enfance & dans ſa vieilleſſe, parce que dans ces deux états il ne peut fournir à ſes propres beſoins.

Il faut donc à l'homme une ſociété. La compagnie de la femme eſt la première que la nature lui a deſtinée, & qu'elle lui a rendue même néceſſaire. De cette union viennent des enfans, & ces enfans forment une famille ; mais cette famille ne ſeroit-elle pas ſuffiſante pour former une ſociété pour pourvoir à ſes beſoins ? Relativement aux beſoins phyſiques, cela pourroit être ; mais ceux de l'eſprit, comment les procureroit-on ?

Les ſciences & les arts ſi néceſſaires à l'homme pour s'inſtruire, pour faire uſage de ſes facultés, & pour développer ſa raiſon, ne ſont pas la production d'une ſeule famille; c'eſt l'ouvrage de pluſieurs : il eſt donc convenable qu'elles ſe lient enſemble pour ſe communiquer leurs connoiſſances; car il répugne qu'un être formé pour exercer ſon eſprit ne vive exactement que pour vivre, ſans ſe propoſer de plus noble fin, & ſans prendre ſoin de la plus excellente partie de lui-même.

Or, s'il eſt de la nature des hommes de ſe communiquer & de vivre en ſociété, ils ſont contraints de former des loix qui règlent mu-

tuellement leur conduite. Ce n'eſt pas tout : afin d'aſſurer à chacun les douceurs de la vie, & la poſſeſſion de ce qui lui appartient, on eſt obligé de prendre les précautions néceſſaires pour prévenir les invaſions du dehors, & au-dedans il faut établir des peines contre les membres prévaricateurs. Ces réglemens faits avec impartialité, reçus unanimement & publiés partout, ſont les fondemens de l'union ſociale & les loix qu'on doit ſuivre ; mais pour établir ces loix conformément à la nature humaine, & par conſéquent à la vérité, il faut connoître le bien & le mal moral relativement à la ſociété.

Tout ce qui eſt contraire à la

paix générale & au bien public, eſt contraire aux loix de la nature humaine : il eſt mauvais, & on ne doit pas le ſouffrir. Les maximes les plus propres à procurer la félicité d'une ſociété particulière, doivent être regardées comme ſes loix naturelles, parce que c'eſt la félicité qui eſt la fin des ſociétés & des loix. Autrement on pourroit ſuppoſer qu'elles peuvent ſe propoſer le malheur comme leur propre fin : ce qui eſt contraire à la nature & à la vérité ; par conſéquent les maximes ou les principes qui tendent le plus à établir la tranquillité générale & le bien public, doivent être les véritables loix de la ſociété, ou du moins

leur servir de fondement ; & toutes les actions qui sont contraires à ces loix, le sont nécessairement aux maximes qui en sont la base ; d'où il suit que la transgression des loix qui servent de fondement au bien général, est mauvaise : c'est un mal moral ; car si on peut dire en général de tout le genre humain que c'est un animal raisonnable, sa félicité générale est celle d'une nature raisonnable. C'est pourquoi cette félicité doit être fondée sur la raison ainsi que les loix qui l'établissent : elles ne peuvent par conséquent être combattues que par ce qui combat la raison ; & par une troisième conséquence, par ce qui est contraire à la vérité.

Une excellente manière de connoître ſi une choſe eſt bonne ou mauvaiſe à l'égard des autres, eſt de conſidérer ce qu'elle ſeróit à l'égard de nous-mêmes, ſi nous étions à leur place. Mettons-nous à la place de celui contre lequel nous ſommes en colère, dit *Senèque*. Pour ſe diſpoſer à réduire cette maxime en pratique, on doit ſavoir que dans l'état purement naturel les hommes ſont tous égaux; qu'il faut les conſidérer comme hommes, c'eſt-à-dire, comme des individus de la même eſpèce qui ont également part à la commune définition d'homme; ainſi, perſonne ne peut avoir le droit d'interrompre la félicité d'autrui, parce que

celui qui commenceroit à troubler la paix & le bonheur de l'autre, feroit une action qu'il prendroit pour déraifonnable, s'il étoit à fa place.

Cependant tout homme en perticulier a le droit de fe mettre foi-même & ce qui lui appartient, à couvert de la violence; de recouvrer ce qui lui a été ravi, d'ufer même de repréfailles par tous les moyens que la juftice lui prefcrit. La difficulté confifte à bien connoître la juftice : or, le moyen d'y parvenir eft d'être inftruit de fes devoirs, dont voici les principaux:

1°. L'homme doit foumettre à la raifon fes appétits charnels, fes inclinations fenfuelles, fes mouve-

mens corporels, & juger par elle de la bonté de toutes chofes.

2°. Il doit chercher à fe rendre heureux, mais fans contredire aucune vérité, c'eft-à-dire, fans donner atteinte aux droits des autres, ni en général à ce qui eft jufte & raifonnable.

3°. Il doit prendre fes affections fenfuelles, fes paffions & fes penchans, pour des fuggeftions auxquelles il lui eft permis & même ordonné de fe rendre dans plufieurs occafions, en exceptant celles où la raifon & l'équité en exigent le facrifice.

4°. Il doit employer toute forte de moyens pour remédier à fes propres défauts, ou du moins pour

en prévenir les effets, & se rappeler toujours qu'il est simplement homme.

5°. Il est obligé d'être son propre censeur, d'examiner sa conduite, de se repentir des fautes qu'il découvre avoir faites, & de réparer, autant qu'il est en son pouvoir, le mal qu'elles ont pu occasionner : ceci entraîne l'obligation de faire son possible pour ne pas y retomber.

6°. Il doit travailler à cultiver ses facultés intellectuelles autant que sa position le lui permet ; car, comme il lui est désavantageux d'être esclave de l'erreur ou de l'ignorance, il doit chercher à s'éclairer pour s'en affranchir.

7°. Enfin, il doit bannir de son

esprit les préjugés & les obstacles qui le captivent & qui l'empêchent de raisonner juste. Nous entrons dans le monde avec si peu de lumières, nous vieillissons avec tant de restes de superstition & d'ignorance, avec de si puissantes influences de la routine, des coutumes & des usages, qu'il n'est pas étonnant que nous contractions l'habitude de donner le même tour à nos pensées, & que cette habitude devienne ensuite inflexible & invétérée au point que notre esprit enchaîné dans des préjugés invincibles, soit incapable de goûter la raison. Aussi ce dernier devoir est sans doute le plus important, & celui qui demande de notre part une attention presque continuelle.

Concluons donc que tous les hommes ſont obligés de vivre vertueuſement & pieuſement, parce qu'une telle vie eſt la pratique de la raiſon & de la vérité; car pratiquer la raiſon, c'eſt-à-dire, agir conformément à la vérité, c'eſt ſe comporter avec reſpect & ſoumiſſion envers l'Etre ſuprême; c'eſt être juſte envers les autres hommes. En un mot, c'eſt rendre ce que nous devons à Dieu, à la loi de la nature, & travailler véritablement & ſolidement à notre félicité préſente & future.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Shaftesbury.

ANTOINE-ASHLEY COOPER, comte de SHAFTESBURY & pair d'Angleterre, naquit à Londres le 26 Février 1671. Son père, fils du premier comte de *Shaftesbury*, grand-chancelier d'Angleterre, s'appelloit *Antoine*, comte de *Shaftesbury*, & le nom de sa mère étoit lady *Dorothée Maunors*; elle étoit fille de *Jean*, comte de *Ruttand.*

En venant au monde Shaftesbury émut la tendresse du chancelier, qui se chargea lui-même de son éducation : à peine savoit-il parler, qu'il voulut lui faire ap-

prendre le latin & le grec. Il choisit pour son maître de l'une & de l'autre langue, une demoiselle nommée *Birch*, fille d'un maître d'école de la province d'Oxford, laquelle les possédoit parfaitement. Le chancelier préféra sans doute une demoiselle à un homme pour l'éducation de son petit-fils parce qu'il crut que la douceur qui est l'appanage ordinaire du beau sexe, rendroit les instructions d'autant plus faciles, qu'elles convien-droient davantage au caractère aimable du jeune écolier. Ses conjectures ne tardèrent pas à se réaliser. A l'âge de onze ans SHAFTESBURY entendoit fort bien le grec & le latin. Il fut mis ensuite

dans une école particulière où il resta jusqu'à la mort de son ayeul, qui mourut en 1683.

A cette époque, son père reprit la suite de son éducation. Il le conduisit au collége de Winchester; comme ce collége étoit composé de zélateurs du pouvoir despotique, la mémoire du chancelier y étoit odieuse, parce que ce chef suprême de la justice avoit toujours soutenu les intérêts du parlement. Le jeune SHAFTESBURY ressentit bientôt les effets de cette haine; on ne se contentoit pas de lui manquer essentiellement, il falloit encore qu'on l'insultât sans aucune raison. Il n'y eut que le docteur *Harris*, qui jugeant les

hommes par leur propre mérite, oublia ce que pouvoit avoir fait le grand-père, pour rendre justice au petit-fils. Il tâcha par ses soins de compenser les dégoûts qu'on lui faisoit essuyer. C'étoit une grande consolation pour le jeune-homme, mais elle n'adoucissoit pas entièrement l'amertume du séjour de ce collége.

Il fit part de ses chagrins à son père, le pria de le retirer & tâcha de lui persuader qu'il étoit temps qu'il allât acquérir d'autres connoissances dans les pays étrangers. Le comte de *Shaftesbury* crut devoir condescendre aux desirs de son fils; il le rappella donc & disposa tout pour son voyage; il lui

donna pour gouverneur un homme d'esprit & de probité, nommé *Daniel Dénonne*, & pour compagnons de voyage, le chevalier *Jean Cropley* & M. *Thomas Seluter Bacon.*

Notre jeune philosophe parcourut les plus belles villes de France, d'Allemagne & d'Italie: il se plut sur-tout dans ce dernierer pays où il fit un long séjour; il y acquit de grandes lumières sur les beaux arts. Dans les autres endroits, il tâcha de se procurer les connoissances qui étoient propres à chaque lieu. En France, il s'occupa principalement de l'étude de la langue, Françoise & il réussit si bien qu'à Paris même, on le prenoit pour un françois, tant

il parloit purement & avec l'accent convenable.

Après avoir passé trois ans dans les pays étrangers, il revint en Angleterre en 1689. On lui offrit en arrivant de le députer au parlement, de la part d'une des communautés où sa famille avoit du crédit; mais cette commission flatta peu notre philosophe. Il étoit plus jaloux d'orner son esprit que de paroître; l'amour de l'étude l'affectoit uniquement, & il se livroit à cette belle passion avec tant de plaisir que rien n'étoit capable de l'en détourner.

Il mena pendant cinq ans cette vie studieuse; mais le chevalier *Jean Frenchard* étant venu à mou-

rir, il fut élu député au parlement, & il n'accepta cette place que parce qu'elle le mettoit à même de défendre la liberté. C'est un devoir qu'il remplit pendant tout le cours de sa vie; mais son zèle se manifesta sur-tout dans l'affaire de *l'acte touchant les procès pour cause de haute trahison.*

Il s'agissoit de savoir si on devoit accorder des avocats aux prisonniers d'état, ou s'il falloit qu'ils plaidassent eux-mêmes leur cause. Notre philosophe tenoit pour la première proposition. Il trouvoit injuste qu'on ne facilitât pas à un accusé tous les moyens de se justifier; il prépara même un discours pour faire passer un bill fa-

vorable à cette opinion. Les personnes auxquelles il en fit part en ayant été très-satisfaites, il résolut de le prononcer au parlement; mais quand il voulut prendre la parole, cette grande assemblée l'intimida ou parut l'intimider à un tel point, qu'il oublia ce qu'il avoit à dire. Après lui avoir donné le temps de se remettre, l'assemblée demanda tout haut qu'il parlât. Il obéit, & s'adressant à l'orateur de la chambre des communes, il dit: « Si moi, Monsieur,
» qui ne parle que pour dire mon
» avis sur le bill qui est sur le ta-
» pis, suis si troublé que je me
» trouve hors d'état de dire la
» moindre chose de ce que je m'é-

» tois propofé, quelle ne doit pas
» être la fituation d'un homme,
» qui fe trouve réduit à plaider
» fans fecours pour fa vie, & qui
» eft dans la crainte de la per-
» dre » ?

On a prétendu que ceci avoit été fait à deffein, & que notre philofophe avoit cru que cette tournure produiroit plus d'effet que les meilleures raifons. Quoi qu'il en foit de cette prétention bien cu mal fondée, cette manière de fortir d'embarras fut généralement applaudie & contribua beaucoup à faire paffer le bill.

Après la diffolution du parlement, la fanté de SHAFTESBURY fe trouva tellement altérée qu'il

fut obligé de s'excuſer d'y aller davantage ; & pour ne pas être inquiété par de nouvelles ſollicitations, il prit le parti de paſſer en Hollande. Il y fit connoiſſance avec MM. *Bayle* & *le Clerc*, mais ce fut ſous un autre nom : il crut avec raiſon que pour profiter de leur entretien, il falloit dépoſer le faſte de la grandeur & de la naiſſance qui auroit pu leur être à charge autant qu'il l'étoit à lui-même; il ſe préſenta donc chez eux avec la qualité modeſte d'étudiant en médecine. MM. *Bayle* & *le Clerc* ne tardèrent point à reconnoître ſon mérite. Bayle en fut ſur-tout ſi charmé qu'il ſe lia très-étroitement avec lui. De ſon côté

SHAFTESBURY prit de l'attachement pour *Bayle*. Avant de partir, il voulut lui en donner la preuve en se faisant connoître : à cet effet il engagea M. *Furly*, marchand anglois, à inviter *Bayle* à dîner avec milord *Ashley* ; c'étoit le nom de notre philosophe avant la mort de son père. *Bayle* le connoissoit déjà de réputation. Il savoit qu'il étoit le petit-fils du fameux chancelier d'Angleterre, illustre ami de *Lokc*. Il fut donc très-empressé de le voir.

En allant chez le marchand, *Bayle* monta dans l'appartement de notre philosophe. Celui-ci fit semblant de l'arrêter ; mais *Bayle* s'en défendit, disant « qu'il étoit

» obligé d'être ponctuel à un ren-
» dez-vous où devoit se trouver
» le lord *Ashley* ». SHAFTESBURY le
laissa partir & ne tarda pas à l'aller
joindre. Il est aisé de concevoir
quelle fut la surprise de *Bayle*
quand il reconnut le lord *Ashley*
dans l'étudiant en médecine ; cette
aventure ne servit qu'à resserrer
davantage le nœud de l'amitié
qui les unissoit. SHAFTESBURY le
força d'accepter une belle montre
pour gage de son attachement ;
& lorsqu'il fut arrivé à Londres,
il voulut lui faire présent des meil-
leurs livres qui paroissoient en An-
gleterre. Il pria M. *Desmaizieux* d'en
faire une liste. Celui-ci crut que
Bayle choisiroit mieux que lui-mê-

me; en conféquence il lui écrivit les intentions de SHAFTESBURY; *Bayle* répondit comme il devoit. « Il n'eſt point néceſſaire de lui » donner aucune liſte de livres: » je l'en remercie, j'ai un aſſez bon » *memento* par une belle montre » qu'il voulut à toute force que » j'acceptaſſe de ſa part ».

Notre philoſophe fut inſtruit de ce remercîment, mais il ne jugea pas à propos de s'y arrêter, comme il paroît par la lettre que lui écrivit *Bayle* pour lui témoigner ſa reconnoiſſance du *Suidas* & de tant d'autres beaux livres dont il lui avoit fait préſent.

Peu de tems après, notre phi-

losophe perdit son père, & devint par sa mort comte de *Shaftesbury*. Il fut en cette qualité reconnu pair d'Angleterre. Il fallut retourner au parlement, & ce devoir joint aux occupations que lui donnèrent les biens dont il hérita, le replongea dans l'embarras des affaires.

Il s'agissoit alors au parlement d'une chose très-importante, qui intéressoit le roi *Guillaume III*. C'étoit le projet que ce prince avoit formé de la grande alliance de la maison d'Autriche & des Provinces-unies en faveur de *Charles III*, second fils de l'empereur *Léopold*. Le comte crut que la réussite de ce projet dépendoit de l'élection

d'un parlement, & lorſque ſuivant l'uſage d'Angleterre, celui dans lequel on avoit entamé cette affaire eut été diſſous, SHAFTESBURY s'occupa de ce grand ouvrage & réuſſit ſi bien, que le roi lui dit *qu'il avoit tourné la chance.* Cette conduite lui mérita les bonnes graces de ſa majeſté. Elle voulut lui en donner des preuves par l'offre qu'elle lui fit de la place de ſecrétaire d'état. C'eſt en Angleterre ſur-tout, le plus haut degré d'élévation où un ſeigneur puiſſe monter: mais notre philoſophe ſavoit apprécier ce que valent les honneurs, & leur préféroit les avantages d'une vie privée. D'ailleurs ſa ſanté ne lui permettoit pas de

ſe livrer à des occupations trop tumultueuſes. Il ſupplia donc le roi de le diſpenſer d'accepter cette place. Cependant il n'en eut pas moins la confiance de ſon ſouverain, qui le conſultoit dans les affaires les plus importantes. On lui attribue même le fameux diſcours que le roi prononça le 31 Décembre 1701.

Ce prince mourut l'année ſuivante, & notre philoſophe profita de cette occaſion pour vivre abſolument éloigné des affaires. La reine le dépouilla de la vice-amirauté de Dorget qui depuis trois générations étoit dans ſa famille. C'étoit le ſeul bienfait qu'il eut reçu de la cour, ſes ennemis par-

vinrent à le lui ôter, & sans doute leur vengeance ne se seroit pas bornée à cette première injustice; mais SHAFTESBURY fit encore un voyage en Hollande, & après un an d'absence, il crut que ses ennemis auroient eu le temps de l'oublier: effectivement, à son retour à Londres, on ne songea plus à l'inquiéter. Les extravagances des prétendus prophètes occupoient tous les esprits: les gens en place étoient d'avis qu'on les punît. Ennemi des persécutions, SHAFTESBURY soutint qu'en usant de violence on ne feroit qu'augmenter le trouble, & c'est à cette époque qu'il publia sa *Lettre sur l'enthousiasme*.

Cette lettre essuya plusieurs cri-

tiques dans lesquelles on ne ménageoit guère les sentimens de son auteur. Loin de s'en inquiéter, celui-ci se livroit tranquillement à l'étude de la philosophie; il en étoit fortement occupé, lorsqu'on lui proposa de se marier. Quoiqu'un pareil engagement ne dût point entrer dans ses vues, des raisons de convenance le décidèrent sans doute à épouser Mademoiselle *Jeanne Ewer*, fille puînée de *Thomas Ewer* son parent.

Après ce mariage, notre philosophe reprit sa manière ordinaire de vivre. Ce fut dans l'année même de ses noces, qu'il publia l'ouvrage intitulé, *Sensus Communis*, ou *Essai sur l'usage de la raillerie & de*

l'enjouement. SHAFTESBURY n'étoit pas naturellement railleur, mais il pensoit que la raillerie étoit très-utile dans le commerce de la vie : elle sert, dit-il, contre la raillerie même, quand elle est fausse & mal appliquée, & contre l'imposture qui se couvre d'un air grave & imposant. On n'entend point ici parler de la basse plaisanterie, mais de la raillerie permise ; car prendre un ton mystérieux & réservé, confondre les gens & tirer avantage de l'embarras où on les jette par ce langage douteux & incertain, c'est une fausse ou une mauvaise raillerie. La véritable consiste à tempérer la plaisanterie, cette disposition naturelle que nous

avons à rire, de manière à la tourner contre le vice, à la faire servir de remède à la superstition & aux illusions d'un esprit mélancolique.

Il y a une grande différence entre rire de tout, ou chercher dans chaque chose ce qui mérite qu'on en rie. On ne sauroit assurément trop respecter une chose en tant que grave, si on est assuré qu'elle l'est réellement de la manière dont on la conçoit. Le grand point est de distinguer toujours la vraie gravité de la fausse, & de découvrir ce qui est véritablement sérieux & ridicule, en examinant la nature des choses: or rien n'est plus propre à cet examen que la rail-

lerie qui démasque merveilleusement la gravité fausse & la vertu simulée.

Pour completter en quelque sorte cet ouvrage & le rendre plus utile, il restoit une autre matière à traiter ; c'étoit après avoir éclairé l'esprit pour la connoissance des vices, de montrer encore la manière de réformer le cœur. Il falloit donc apprendre à l'homme à converser avec lui-même, à tourner les yeux sur son intérieur, c'est-à-dire, à démêler au-dedans de lui-même l'ordre & le désordre, l'économie & la confusion de ses passions, de ses desirs & de ses sentimens ; car à proportion que nous avons plus ou moins de cette con-

noissance de nous-mêmes, nous sommes plus ou moins véritablement hommes. Telle est la tâche que remplit notre philosophe. Le fruit de ses veilles parut en 1710, sous le titre de *Soliloque*, ou *Avis d'un auteur.*

L'année suivante, la santé de notre moraliste se trouva tellement affoiblie que, suivant les médecins, le plus grand repos ni le meilleur régime n'étoient pas capables de la rétablir : ils pensèrent qu'un climat plus chaud pourroit seul contribuer à ranimer la chaleur naturelle; & d'après cette idée, ils lui conseillèrent d'aller en Italie. Le comte de SHAFTESBURY ne se détermina qu'avec peine à suivre leur

conſeil; mais il fallut ſe rendre à leurs raiſons. Ce ne fut pas ſans douleur qu'il ſe ſépara de ſon épouſe, de ſon fils & des bons amis qu'il avoit en Angleterre : trop ſenſible pour ſoutenir leurs adieux, il aima mieux leur écrire. Il écrivit encore aux miniſtres d'état pour les remercier de s'être informés de ſa ſanté pluſieurs fois, & après avoir rempli tous les devoirs que la reconnoiſſance & l'amitié pouvoient lui preſcrire, il partit pour Naples au mois de Juillet 1711.

Il prit ſa route par la France : ce qui l'obligea de paſſer dans l'armée du duc *de Bervick*. Ce ſeigneur l'accueillit de la manière la plus obligeante & lui donna même

une escorte pour le conduire sur les terres du duc de Savoie. Il arriva heureusement à Naples, & se soumit au régime que les médecins lui avoient prescrit : il commença par s'abstenir de toute étude abstraite. Les beaux arts succédèrent à la philosophie ; il s'occupa du dessin & de la peinture. Il écrivit une lettre sur le dessin, & fit l'ébauche d'un traité sur la peinture & sur la sculpture. Il s'amusoit encore à dessiner de petits sujets pour orner une nouvelle édition qu'il se proposoit de donner de ses Œuvres. Toutes ces occupations étoient bien moins des travaux que des délassemens. Cependant sa santé s'affoiblissoit de jour

jour en jour : le coup mortel étoit porté, quoiqu'à peine au milieu de ſa carrière, il fallut payer le tribut à la nature. Il mourut le 7 Mars 1713, âgé de 42 ans.

On trouva parmi ſes papiers des lettres ſur des matières philoſophiques & théologiques : on en fit un recueil qui parut à Londres ſous le titre de *Several letters.* On y lit pluſieurs réflexions utiles ſur les ſujets les plus importans, telles que celles-ci : « ce n'eſt pas par des ſpéculations ténébreuſes qu'on s'élève à la plus excellente de toutes les diſpoſitions, qui eſt l'amour de Dieu ; mais par la pratique de la morale, & par l'amour du prochain. — Quand on a réduit un

peuple à l'esclavage, ses sentimens & ses mœurs participent bientôt de sa servitude. Le vrai zèle pour la religion doit être soutenu d'un amour réel des hommes : or, l'amour des hommes ne peut subsister sans la vraie connoissance de leurs plus grands intérêts, parmi lesquels la liberté tient le premier rang. Ceux qui ne suivent point ces principes, trahissent la religion & la font servir d'instrument contr'elle-même. — La récompense de la vertu doit être de même ordre que la vertu même à laquelle on ne peut rien ajouter. — Tout ce que nous appelons perfectionner l'esprit par des occupations abstraites, tout savoir quel qu'il soit, qui ne

tend pas directement à nous rendre meilleurs, ne mérite que du mépris ».

Tous les ouvrages de SHAFTESBURY ſont imprimés en trois volumes avec le titre de *Characteriſticks.*

Doctrine de SHAFTESBURY ſur le mérite & ſur la vertu.

LA vertu conſiſte dans la pratique déſintéreſſée des actions moralement bonnes. Nous ſommes d'autant plus vertueux, que notre bien particulier n'entre pour rien dans les ſervices que nous rendons. Au contraire, nous le ſommes d'autant moins, que notre propre avan-

tage ſe trouve lié aux actes d'humanité que nous exerçons. Le tempérament peut beaucoup influer ici : chaque homme a un intérêt perſonnel, un bien-être qui lui eſt propre, & auquel il tend de toute ſa puiſſance. C'eſt un penchant raiſonnable, & qui prend ſa ſource dans les avantages de la conformation naturelle. Si ce penchant s'accorde avec celui du prochain en général, celui qu'il dirige eſt naturellement *bon* : ſi au contraire ſes paſſions, ſes affections & ſes ſentimens en général croiſent ceux des autres hommes, il eſt naturellement *méchant*. En un un mot, un homme eſt naturellement bon ou méchant, ſelon que

l'avantage ou le désavantage de son bien-être est l'objet immédiat de la passion qui le meut.

Ce n'est pas seulement pour nous procurer les besoins nécessaires à la conservation du corps, que la nature nous donne des inclinations. Dans un homme capable de se former des notions exactes des choses, les êtres sensibles ne sont pas les seuls qui l'affectent. Les actions elles-mêmes, les passions qui les ont produites, la commisération, l'affabilité, la reconnoissance & leurs contraires s'offrent bientôt à son esprit, & y excitent des sentimens d'amour ou de haine. Les sujets intellectuels & moraux agissent sur l'esprit, à-peu-près de la

même manière que les êtres organisés sur les sens.

Les figures, les mouvemens & les couleurs de ceux-ci n'ont pas plutôt frappé nos yeux, que nous les trouvons beaux ou difformes, selon la mesure, l'arrangement & la disposition différente de leurs parties; de même lorsque les actions humaines sont présentées à l'entendement, elles offrent une différence, soit dans la régularité, soit dans le désordre, qui est également sensible. L'esprit, en quelque sorte, a ses yeux & ses oreilles, avec lesquels il distingue, dans les caractères, la douceur & la dureté, les sentimens, les inclinations, les affections & les dispositions.

Par conſéquent toute la conduite des hommes dans les différens états de la vie, forme le ſujet d'une infinité de tableaux exécutés par l'eſprit, qui ſaiſit avec promptitude & rend avec vivacité le bien & le mal.

Il ſuit delà, qu'il n'y a point de vertu ni de mérite, ſans quelques notions claires & diſtinctes du bien général, & ſans une connoiſſance réfléchie de ce qui eſt moralement bon ou mauvais, juſte ou injuſte, digne d'amour ou de haine. Qu'un homme ſoit généreux, doux, affable & compatiſſant, s'il n'a jamais réfléchi ſur ce qu'il pratique, & ſur ce qu'il voit pratiquer aux autres; s'il ne s'eſt jamais formé d'idée préciſe du bien & du

mal moral; si les charmes de la vertu ne sont pas les objets de son affection, cet homme n'est pas véritablement vertueux. Il ne peut l'être qu'après avoir acquis cette connoissance active de la droiture qui doit le déterminer, cet amour désintéressé de la vertu qui peut seul donner un prix à la bonté morale de ses actions.

L'essence de la vertu consiste donc dans une affection pour les objets intellectuels & moraux de la justice; de manière qu'on peut accroître & fortifier le penchant à la vertu, par le soin qu'on prend de nourrir, &, pour ainsi dire, d'éguiser le sentiment de la justice: c'est en lui soumettant toute autre affection,

en l'entretenant dans toute sa pureté, qu'on se dispose à suivre invariablement ses loix. On le soutient par la crainte des peines à venir, & par l'espérance des biens futurs. Il est vrai que ces motifs ne sont guère du genre des affections libérales & généreuses, ni de la nature de ces mouvemens qui complètent le mérite moral de nos actions.

S'ils ont une influence prédominante dans la conduite de l'homme que l'amour désintéressé devroit principalement diriger, cette conduite est servile, & celui qui la tient n'est pas encore vertueux. Il y a plus : dans toute religion où l'espoir & la crainte sont admis com-

motifs de nos actions, l'intérêt particulier qui naturellement n'est en nous que trop vif, le devient encore davantage. Cela forme une attention habituelle à notre propre intérêt, qui ne peut que diminuer en nous l'amour du bien général. Par rapport à Dieu, cette attention inquiète à des intérêts privés, doit dégrader en quelque sorte la piété véritable. Aimer Dieu seulement comme la cause de son bonheur particulier, c'est avoir pour lui l'affection du méchant, qui n'est conduit que par la crainte du châtiment ou par l'espoir des récompenses. En un mot, plus le dévouement à l'intérêt particulier occupe de place dans notre cœur, moins

il en laiſſe à l'amour du bien général, ou de tout autre objet digne par lui-même de notre admiration & de notre eſtime. C'eſt ainſi que l'amour exceſſif de la vie peut nuire à la vertu, diminuer l'amour du bien public, & ruiner la vraie piété.

Cependant, quoique la violence des paſſions privées puiſſe préjudicier à la vertu; il eſt des circonſtances où la crainte des châtimens & l'eſpoir des rémunérations doivent lui ſervir d'appui. Quand le partage des affections fait chanceler dans la pratique de la vertu, quand l'eſprit imbu d'idées fauſſes ou entêté d'opinions abſurdes, ſe roidit contre le vrai, mécon-

noît le bon, & donne ſon eſtime au vice préférablement à la vertu ; la crainte des châtimens & l'eſpoir des récompenſes peuvent alors lui deſſiller les yeux, & lui faire connoître le prix des actions vertueuſes en le forçant à les pratiquer. Auſſi rien n'eſt plus avantageux dans un état qu'une juſte diſtribution de peines & de récompenſes.

C'eſt un mur d'airain contre lequel ſe briſent les complots des méchans. C'eſt une digue qui tourne leurs efforts à l'avantage de la ſociété ; enfin, c'eſt un moyen d'attacher les hommes à la vertu en y attachant leur intérêt particulier ; d'écarter les préjugés qui les en éloignent, & de les mener au point

de

de faire par goût ce qu'on leur fait faire par néceſſité. Pour produire de ſemblables effets, il faut que l'exemple contribue à former les inclinations & le caractère du peuple. Si le magiſtrat n'eſt pas vertueux, la meilleure adminiſtration produira peu de choſe : au contraire, les ſujets aimeront & reſpecteront les loix, s'ils ſont perſuadés de l'intégrité de ceux qui en ſont les dépoſitaires.

La religion chrétienne eſt encore d'un grand ſecours pour porter les hommes à la vertu. Comme le bonheur futur qu'elle promet, conſiſte dans la jouiſſance d'un plaiſir vertueux, tel que la contemplation de la vertu dans la divi-

nité même, il eſt évident que le deſir de cet état ne peut naître que d'un grand amour de la vertu, & que par conſéquent il conſerve toute la dignité de ſon origine.

Au reſte, tous ces motifs ne ſont pas eſſentiels à la vertu : ce ne ſont que des acceſſoires ; car ſi les récompenſes & les peines affectoient infiniment, on pourroit oublier à la fin les motifs plus nobles & plus déſintéreſſés. Cette merveilleuſe attente des biens ineffables d'une autre vie tendroit à réprimer & à ralentir l'exercice des bonnes œuvres. Un homme épris d'un intérêt ſi particulier & ſi grand, pourroit compter pour rien les choſes de ce monde, & traiter quelque

fois comme des diſtractions mépriſables, comme des affections viles, terreſtres & momentanées, les douceurs de l'amitié, les loix du ſang & les devoirs de l'humanité. La véritable piété modère tout cela : c'eſt le complément de la vertu ; car elle ne ſauroit être parfaite ſans la piété. L'on ne peut atteindre à la perfection morale, au ſuprême degré de la vertu, ſans reconnoître un Dieu, l'aimer & le ſervir.

C'eſt ainſi que la ſageſſe ſuprême qui gouverne le monde, a lié l'intérêt particulier au bien général. Par cette union, la vertu devient la baſe des affaires humaines, le ſoutien des ſociétés, le

nœud du commerce, le lien des amitiés & la félicité des familles. L'homme ne peut donc être heureux que par la vertu : toujours il ſera malheureux ſans elle. La vertu par conſéquent eſt le bien, & le vice le mal des ſociétés en général, & de chaque membre en particulier.

CHAPITRE X.

La Rochefoucauld.

FRANÇOIS, duc DE LA ROCHEFOUCAULD, prince de Marſillac, baron de Verteuil, gouverneur de Poitou, & chevalier des ordres du roi, naquit à Paris le 15 dé-

cembre 1613, d'une famille très-ancienne & très-illustre.

Son éducation fut négligée, mais la nature y suppléa : *il avoit*, dit Madame de Maintenon, *une physionomie heureuse, l'air grand, beaucoup d'esprit & peu de savoir*.

Des raisons de convenance l'obligèrent à vivre à la cour. Ces mêmes raisons l'engagèrent encore à se marier, & il épousa *Andrée de Vivonne*, dame de la Chasteneraye, &c. fille d'*André de Vivonne*, seigneur de la Beraudière, grand-fauconnier de France.

Entraîné par le mouvement général & par des intérêts de galanterie, il se signala dans la guerre de la Fronde, guerre ridicule, parce

qu'elle ſe faiſoit ſans objet, ſans plan & ſans chef, & qu'elle n'avoit pour mobile que l'inquiétude de quelques hommes, plus intrigans qu'ambitieux, fatigués ſeulement de l'inaction & de l'obéiſſance.

Ce fut en grande partie, à cauſe de ſes liaiſons avec la fameuſe ducheſſe *de Longueville*, que le duc *de la Rochefoucauld* entra dans les querelles de la fronde. Au combat de S. Antoine il reçut un coup de mouſquet qui lui fit perdre quelque tems la vue. C'eſt alors qu'il dit ces vers ſi connus tirés de la tragédie d'*Alcyonée :*

Pour mériter ſon cœur, pour plaire à ſes beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois ; je l'aurois faite aux dieux.

On sait qu'après sa rupture avec Madame *de Longueville*, il parodia ainsi ces vers :

Pour ce cœur inconstant, qu'enfin je connois mieux,
J'ai fait la guerre aux rois ; j'en ai perdu les yeux.

Notre philosophe montra la plus grande valeur au siège de Bordeaux & au combat de Saint-Antoine. *La bravoure personnelle*, dit Madame de Maintenon, *lui paroissoit une folie, & à peine s'en cachoit-il ; il étoit cependant fort brave.* Il n'est pas rare de voir ces sortes de contradictions entre la conduite & la façon de penser ; mais notre moraliste, après avoir été long-tems engagé dans les intri-

gues de parti, voulut enfin vivre pour lui-même : ſon caractère le ramenant à la vie privée, il ſut s'y fixer enfin, & jouir dans le repos philoſophique des plaiſirs de l'eſprit & des charmes de l'amitié.

On connoît celle qui l'unit juſqu'à la fin de ſes jours avec Madame de la Fayette. Les lettres de Madame de Sévigné nous apprennent que ſa maiſon étoit le rendez-vous de ce qu'il y avoit de plus diſtingué, ſoit à la cour, ſoit à la ville, par le nom, l'eſprit, les talens & la politeſſe. C'eſt au milieu de cette ſociété choiſie qu'il compoſa ſes *Mémoires* & ſes *Réflexions morales.*

Sa vieilleſſe fut éprouvée par

les douleurs les plus cruelles de l'ame & du corps. Il montra dans les unes la ſenſibilité la plus touchante, & dans les autres une fermeté extraordinaire. Son courage ne l'abandonna jamais que dans la perte des perſonnes qui lui étoient chères. Un de ſes fils fut tué au paſſage du Rhin, & l'autre y fut bleſſé. « J'ai vu, dit Madame de Sévigné, ſon cœur à découvert dans cette cruelle aventure ; il eſt au premier rang de tout ce que je connois de courage, de mérite, de tendreſſe & de raiſon. Je compte pour rien ſon eſprit & ſes agrémens ».

La goutte le tourmenta pendant les dernieres années de ſa

vie & le fit périr dans des douleurs intolérables. Madame de Sévigné, qu'on ne peut se laffer de relire & de citer, peint d'une manière touchante les derniers momens de cet homme célèbre. « Son état, dit-elle, eſt une choſe digne d'admiration ; il eſt fort bien diſpoſé pour ſa conſcience ; voilà qui eſt fait, mais du reſte, c'eſt la maladie & la mort de ſon voiſin, dont il eſt queſtion ; il n'en eſt pas troublé ; il n'en eſt pas effleuré.... Ce n'eſt pas inutilement qu'il a fait des réflexions toute ſa vie ; il s'eſt approché de telle ſorte aux derniers momens, qu'ils n'ont rien de nouveau, ni d'étrange pour lui ».

Il mourut le 17 Mars 1680, âgé de 68 ans, laiſſant une famille déſolée & des amis inconſolables.

Le plus connu de ſes enfans eſt l'aîné, *François*, duc *de la Rochefoucauld*, ſeptième du nom, prince de *Marſillac*, grand-veneur de France, grand-maître de la garde-robe du roi, chevalier de ſes ordres, né en 1634 & mort en 1714. Louis XIV aimoit ſon eſprit & eſtimoit ſa probité. Un jour qu'il paroiſſoit inquiet au ſujet de ſes dettes, le monarque lui dit : *que n'en parlez-vous à vos amis!* mot qui fut accompagné d'un don de cinquante mille écus. Il lui écrivit ce billet, en lui annonçant une grace importante : *Je*

me réjouis comme votre ami, de la charge de grand-maître de la garde-robe que je vous ai donnée comme votre roi.

Quelques auteurs ont prétendu que Louis XIV ayant montré ce billet au duc *de Montausier*, ce seigneur le lui fit supprimer, comme trop spirituel ; mais d'autres écrivains ont soutenu qu'il avoit été réellement envoyé. Ce fut en faveur du fils aîné du duc *de la Rochefoucauld*, que ce prince, l'an 1679, érigea en duché la terre de la Roche-Guyon dans le Vexin, qui l'avoit été déjà en 1663, en faveur de *Roger Dupleſſis*, ſeigneur de *Liancour*, & premier gentilhomme de la chambre, dont *Fran-*

çois VII avoit épousé la fille unique.

Doctrine de la Rochefoucauld sur les motifs des actions humaines.

CETTE doctrine se réduit à un seul principe, qui est: que l'intérêt, l'amour-propre & la vanité sont la base de toutes nos actions. Le livre entier des *Réflexions morales* ne contient que le développement & l'application de cette maxime. Les conséquences qu'on en tire, sont terribles, & notre philosophe en déduit lui-même une qui fait frémir. Dans l'adversité de nos amis, nous trouvons, dit-il, toujours quelque chose qui ne

nous déplaît pas. Auſſi l'a - t - on accuſé de calomnier la nature humaine, & ce reproche nous paroît juſte à bien des égards.

Tout ce qu'on peut dire pour la juſtification de notre philoſophe, c'eſt qu'il a peint les hommes tels qu'il les a vus, & qu'ayant paſſé la plus grande partie de ſa vie à la cour au milieu des intrigues & des factions, il n'eſt pas ſurprenant qu'il les ait vus de cette manière. D'ailleurs, en regardant l'amour-propre comme le mobile de toutes les actions, il ne prétendoit pas énoncer un axiome rigoureux de métaphyſique. Il n'exprimoit qu'une vérité d'obſervation aſſez générale pour être préſentée ſous

cette forme abſolue & tranchante, qui convient à des penſées détachées & qu'on emploie tous les jours dans la converſation & dans les livres en généraliſant les obſervations particulières.

La Rochefoucauld n'ignoroit pas ſans doute que comme il eſt des perſonnes qui aiment naturellement l'ordre & la propreté, il en eſt d'autres qui ont un penchant naturel pour la juſtice, & qu'enfin il eſt des cœurs pour qui la bienveillance eſt un beſoin déſintéreſſé. Mais il eſt ſi rare de voir rendre juſtice au mérite pour l'amour du mérite même, qu'on peut regarder cette eſpèce d'évènement comme un phénomène moral. Notre philoſophe com-

bat donc un vice dont l'homme eſt ordinairement & non eſſentiellement affecté.

Au reſte c'eſt le plus grand ſcrutateur du cœur humain qui ait paru depuis la renaiſſance des lettres. Perſonne n'a mieux connu que lui les reſſorts qui le font agir, & il les a développés avec une fineſſe & une préciſion admirables.

Les prétendus gens de goût l'accusèrent de donner dans l'affectation & dans une ſubtilité vicieuſe; mais ces gens de goût avoient bien peu d'eſprit. Le reproche que lui a fait l'abbé *Trublet*, de fatiguer par le changement des matières, par le peu d'ordre qui

règne dans ses réflexions & par l'uniformité du style, paroît mieux fondé. On a remédié en partie à ces inconvéniens, du moins à celui du défaut de méthode, en rangeant sous certains titres, dans les dernières éditions, les pensées de l'illustre auteur, qui ont rapport à un même objet.

CHAPITRE XI.

La Bruyère.

JEAN DE LA BRUYERE naquit à Dourdan en 1639. Il venoit d'acheter une charge de trésorier de France à Caen, lorsque Bossuet le fit venir à Paris pour enseigner l'histoire à M. le duc, & il resta

jusqu'à la fin de sa vie attaché au prince en qualité d'homme de lettres, avec mille écus de pension. Il publia son livre des *Caractères* en 1687, fut reçu à l'académie françoise en 1693, & mourut en 1696. Une apoplexie d'un quart-d'heure l'emporta à l'âge de cinquante-deux ans.

Voilà tout ce que l'histoire littéraire nous apprend de cet écrivain à qui nous devons un des meilleurs ouvrages qui existent dans aucune langue; ouvrage qui par le succès qu'il eut dès sa naissance, dut attirer les yeux du public sur son auteur, dans ce beau règne où l'attention que le monarque donnoit aux productions

du génie, réfléchiſſoit ſur les grands talens un éclat dont il ne reſte plus que le ſouvenir.

On ne connoît rien de la famille de la Bruyère; & cela eſt fort indifférent: mais on aimeroit à ſavoir quel étoit ſon caractère, ſon genre de vie, la tournure de ſon eſprit dans la ſociété; & c'eſt ce qu'on ignore auſſi.

Peut-être que l'obſcurité même de ſa vie eſt un aſſez grand éloge de ſon caractère. Il vécut dans la maiſon d'un prince; il ſouleva contre lui une foule d'hommes vicieux ou ridicules, qu'il déſigna dans ſon livre ou qui s'y crurent déſignés; il eut tous les ennemis que donnent la ſatyre & ceux que

donnent les ſuccès; on ne le voit cependant mêlé dans aucune intrigue, engagé dans aucune querelle. Cette deſtinée ſuppoſe, à ce qu'il nous ſemble, un excellent eſprit, & une conduite ſage & modeſte.

La Bruyere conſidéré comme moraliſte paroît moins remarquable par la profondeur que par la ſagacité. Montaigne étudiant l'homme en ſoi-même, avoit pénétré plus avant dans les principes eſſentiels de la nature humaine. La Rochefoucauld a préſenté l'homme ſous un rapport plus général, en rapportant à un ſeul principe le reſſort de toutes les actions humaines. La Bruyere s'eſt attaché particulièrement à obſerver les diffé-

rencés que le choc des passions sociales, les habitudes d'état & de professions, établissent dans les mœurs & la conduite des hommes. Montaigne & la Rochefoucauld ont peint l'homme de tous les tems & de tous les lieux; la Bruyère a peint le courtisan, l'homme de robe, le financier, le bourgeois du siècle de Louis XIV.

Peut-être que sa vue n'embrassoit pas un grand horison & que son esprit avoit plus de pénétration que d'étendue. Il s'attache trop à peindre les individus lors même qu'il traite des plus grandes choses. Ainsi dans son chapitre intitulé *du souverain ou de la république*, au milieu de quelques réflexions

générales ſur les principes & les vices du gouvernement, il peint toujours la cour & la ville, le négociateur & le nouvelliſte. On s'attendoit à parcourir avec lui les républiques anciennes & les monarchies modernes; & l'on eſt étonné, à la fin du chapitre, de n'être pas ſorti de Verſailles.

Moliere & *la Bruyere* ont corrigé plus de ridicules & mis plus de bienſéances dans le monde que tous les moraliſtes anciens & modernes. La touche de *la Bruyere* eſt auſſi forte que celle de *Moliere*, & en même-tems plus déclicate & plus fine. Peintre hardi & énergique, il montra par le ſtyle nerveux, les expreſſions vives, les traits de

feu & de génie, les tours fins & ſinguliers de ſes portraits, que la langue françoiſe avoit plus de force qu'on n'avoit cru juſqu'alors.

Maleʒieux, à qui il montra ſon manuſcrit, lui dit: *voilà de quoi vous attirer baucoup de lecteurs & beaucoup d'ennemis.* Ces lecteurs ont un peu diminué, quoique le livre ſoit excellent. Tant qu'on crut y voir le portrait des gens vivans, on le dévora, pour ſe nourrir du triſte plaiſir que donne la ſatyre perſonnelle: mais à meſure que les originaux diſparurent, on rechercha moins la copie. On fit dans le dernier ſiècle des *clefs* aux *caractères* de *la Bruyère*, à la cour, à Paris & en province. Ces peintures

parurent ſi vraies, quoique chargées quelquefois, qu'on y reconnut les hommes de tous les pays.

Ce n'étoit pas ſans raiſon que *Boileau*, qui eſtimoit d'ailleurs beaucoup l'ouvrage de *la Bruyere*, lui reprochoit d'avoir ſecoué le joug des tranſitions, & d'avoir pris dans *Montagne* & dans *Charron*, ſes maîtres & ſes modèles, un ſtyle dur & quelquefois obſcur. Quoique nous l'ayons comparé à *Moliere* pour la vérité des portraits, nous ſentons cependant qu'il y a très-loin des talens d'un poète comique à ceux d'un peintre des caractères, quelque ſupérieur que ce dernier ſoit en ſon genre.

Accarias de *Serione*, traducteur des

des ſentences de *Publius Syrus*, obſerve que *la Bruyere* a répandu dans ſes Caractères preſque toutes les ſentences de ce poète latin, & il en rapporte pluſieurs exemples, tels que ceux-ci, dont il fait voir l'exacte conformité : « La fortune ne donne rien, elle ne fait que prêter pour un tems ; demain elle redemande à ſes favoris, ce qu'elle ſemble leur donner pour toujours ». « La mort ne ſe fait ſentir qu'une fois, & ſe fait ſentir à tous les momens de la vie. Il eſt plus dur de l'appréhender que de la ſouffrir ». « La vie eſt courte pour ceux qui ſont dans les joies du monde, elle ne paroît longue qu'à ceux qui languiſſent dans l'affliction »....

On a encore de *la Bruyere*, des *dialogues sur le Quiétisme*, qu'il n'avoit fait qu'ébaucher, & auxquels l'abbé *Dupin* mit la dernière main : ils furent publiés en 1699 à Paris, *in-12*.

La ville & la province furent inondées de portraits, faits à l'imitation de ceux de *la Bruyere*. Ceux qui se soutinrent pendant quelque tems, parurent à Paris sous ce titre : *Suite des caractères de Théophraste & des mœurs de ce siècle*, Paris, 1700, *in-12*. On les joignit à ceux de *la Bruyere* en Hollande, & en province. Cette continuation étoit d'un avocat de Rouen, nommé *Aleaume*, auteur médiocre qui étoit fait pour continuer

la Bruyere, comme *la Grange* pour remplacer Racine.

La Bruyere n'ayant pas de doctrine particulière, ni de systême suivi, nous nous bornerons à cette notice : d'ailleurs son livre ainsi que celui de *la Rochefoucauld* doivent entrer dans cette Collection, ce qui nous dispense d'en donner l'analyse.

CONCLUSION.

NOUS pourrions joindre encore plusieurs autres moralistes à ceux dont nous venons d'entretenir nos lecteurs. Mais leurs ouvrages étant susceptibles d'entrer dans la Collection, pour ne pas faire de double emploi, nous n'avons pas cru devoir en parler dans

cet abrégé. En publiant leurs écrits nous donnerons une notice de leur vie.

D'ailleurs nous ne nous sommes pas proposé de faire une histoire complette de tous ceux qui ont écrit sur la morale ; une pareille nomenclature ne pourroit que devenir fatigante ; & s'il nous reste quelque crainte, c'est de nous être trop étendus dans notre choix.

Cependant nous ne terminerons point ce volume sans parler de cet homme extraordinaire dont les écrits ont fait une si grande révolution en morale : on sent que c'est de Rousseau dont il s'agit. Nous n'avons pas cru devoir lui consacrer un article particulier, parce que

ſes ouvrages ſont dans les mains de tout le monde, & qu'ils ne ſont pas ſuſceptibles d'être analyſés.

Les autres moraliſtes ont défini la vertu, nous ont appris à la connoître; Rouſſeau fait plus, il nous apprend à l'aimer, parce qu'il s'attache plutôt à peindre ſes jouiſſances que ſes ſacrifices. C'eſt après l'avoir lu qu'il faut le juger ſur ſes propres diſpoſitions, & c'eſt la meilleure réponſe qu'on puiſſe faire à ſes détracteurs.

Quand il parle des devoirs de l'homme, des principes eſſentiels à notre bonheur, du reſpect que nous nous devons à nous-mêmes, & de ce que nous devons à nos ſemblables; c'eſt avec une abon-

dance, un charme, une force qui ne sauroit venir que du cœur. On disoit un jour à M. *de Buffon : vous aviez dit & prouvé avant* J. J. Rousseau, *que les mères doivent nourrir leurs enfans.* — *Oui* (répondit cet illustre naturaliste), *nous l'avions tous dit ; mais* Rousseau *seul le commande & se fait obéir.*

La vie de cet illustre écrivain est assez connue : on sait que la nature lui vendit bien cher ses talens & sa célébrité ; soit par des malheurs réels, soit par ceux que son imagination ardente & ombrageuse ne cessoit de réaliser. C'est à cette malheureuse disposition qu'il faut attribuer les écarts

qu'on lui reproche dans ſa conduite, & dont ſes ennemis n'ont pas manqué de s'étayer pour noircir ſon caractère : ils transforment en autant de crimes, les erreurs de ſon enfance & d'une jeuneſſe paſſée dans les extrémités cruelles de l'abandon, de la misère & de la ſervitude. Ainſi ce qui devoit lui concilier la pitié des cœurs ſenſibles eſt devenu, pour lui, la ſource de l'injuſtice. Quant à nous, nous ne pouvons que déplorer la deſtinée d'un écrivain qui fut l'ornement de ſon ſiècle & dont on s'attache continuellement à flétrir la mémoire.

Cet homme célèbre mourut d'apoplexie à *Ermenonville*, terre de

M. le marquis *de Girardin*, à dix lieues de Paris, le 2 Juillet 1778. Ce ſeigneur lui a élevé un monument fort ſimple dans l'iſle des peupliers qui fait partie de ſes beaux jardins.

Fin du neuvième Volume.

TABLE

Pour le neuvième Volume de la Morale.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

Fin de la Table.



